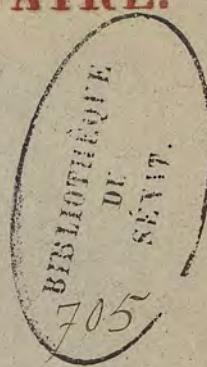


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



ЛЯДИОНОГОДСЯ

ЛЯДИЕ, БЕДЫ

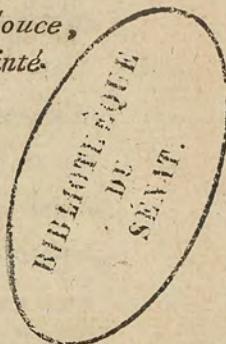
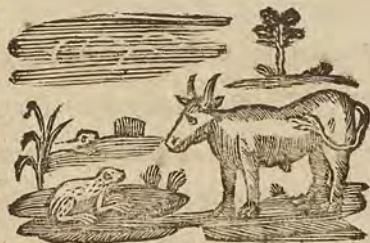
ЛЯДИИ

LA DESTRUCTION
DE
L'ARISTOCRATISME,
D R A M E
EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

*Destiné à être représenté sur le Théâtre de
la LIBERTÉ.*

Par un des Auteurs de la Cour Plénierie.

*Orné de cinq gravures en taille douce,
représentant les scènes les plus inté-
ressantes de chaque acte.*



A C H A N T I L L Y.

Imprimé sous les ordres et la direction des
P R I N C E S fugitifs.

1789.

PRIMA DUMAS

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

1500

AVIS NÉCESSAIRE.

POUR suivre, sans s'écartez, la marche des événemens, il a fallu nécessairement ne pas s'assujettir aux regles ordinaires, qui prescrivent absolument les unités de tems et de lieux. La quantité des personnages qui ont joué un rôle intéressant dans les scènes sanglantes qui viennent de se passer, ainsi que dans les trames odieuses qui en ont préparé l'exécution, ne nous a pas laissé le pouvoir de les indiquer, suivant l'usage, en tête de ce drame. Ce sera donc au commencement de chaque acte, que se trouveront les noms de ceux qui y figurent. On n'y lira; sans doute, qu'avec horreur, l'opprobre et l'infamie dont se sont couvertes les personnes les plus illus-

tres du royaume. Autant que je l'ai pu^e
j'ai conformé le ton du dialogue au ca-
ractere de chaque interlocuteur. Puisse
l'effrayant tableau que je me suis efforcé
de peindre au naturel, inspirer l'effroi aux
aristocrates existans ; et que convaincus de
la noirceur de leurs crimes affreux, le re-
mords puisse les rendre à la patrie qu'ils
ont voulu réduire en cendres !

A LA LIBERTÉ.

O DIVINE liberté ! charme de notre existence ! reçois en ce jour, le pur encens d'un patriote. L'infâme despotisme t'avoit chargée de chaînes ; le François gémissoit de ton esclavage, et se consumoit en désirs stériles d'en voir arriver la fin ; mais ta perte étoit jurée, et quelques instans de plus, l'affreux sacrifice étoit consommé.

Le citoyen s'est tout-à-coup réveillé de l'abattement où la douleur l'avoit plongé. Frémissant du coup qu'on t'alloit porter, il a volé au devant des cruels bourreaux qui t'étoient envoyés. Dégagée de tes fers, il t'a replacée dans le temple que tu ne devois plus habiter ; et la fumée

des sacrifices qu'il t'a offerts , a fait fuir la rage et la barbarie.

O Crébillon ! prête-moi ton génie : que n'ai-je ta mâle et ténébreuse éloquence ! Ta sombre énergie sut inspirer la terreur ; et mon ame sensible s'effraye d'avance de la tâche terrible que je me suis imposée.

Le feu , le fer , les poignards , le poison , des cadavres sanglans , déchirés par lambeaux , et traînés sur la poussiere ; le plus horrible carnage , le secret des complots les plus atroces , la plus exécrable perfidie , l'approche de la perte totale d'une nation entiere : voilà ce que j'entreprends de tracer , et je crains que ma plume trop foible , ne me refuse son ministere.....

Auguste vérité ! préside à mes expressions ; fais passer dans mon cœur toute ta force et ta sublimité ; ennoblis l'hommage que je consacre à la liberté.

PERSONNAGES.

D U P L E M I E R A C T E

LA REINE.

LA DUCHESSE JULES DE POLIGNAC.

LE COMTE D'ARTOIS.

LE PRINCE DE CONDÉ.

LE Sr. DUVAL D'ESPRÉMENIL.

UN COURRIER.

*L'action est censée commencer la nuit du
samedi au dimanche 12 juillet.*

ВЛОДИКОВИЧ

ЛІТОДІЯ ПІДІГРЯДА

ЛІКІЯ ДЛ
ДІОНОСІЯ ПІДІГРЯДА
ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА
ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА
ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА
ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА

ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА
ЛІКОВІЯ ПІДІГРЯДА



LA DESTRUCTION

D E

L'ARISTOCRATISME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement de la Reine. Il est à-peu-près minuit. La Scène est éclairée par des bougies.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, LA DUCHESSE JULES DE POLIGNAC.

LA REINE.

EH bien? ma tendre amie, ma chère Jules!

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Les affaires sont dans la même position;

otre majesté connoît mon zèle. Je vois avec un délicieux plaisir la fermentation s'augmenter, et la ligue devenir plus considérable. Encore quelques jours, et tous nos vœux seront comblés.

L A R E I N E.

Défais-toi donc, ma bien aimée, de ce titre imposant de *otre majesté*; il affoiblit notre intime liaison: l'union des cœurs n'admet point de distinction. La reine et la sujette, en confondant ensemble les transports d'une passion vive et toujours nouvelle, confondent de même la grandeur et la soumission..... Ce n'est qu'au peuple que je déteste, que je prétends faire sentir ma puissance. Je le veux écraser sous le poids de ma haine.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Le ciel et la terre se sont unis pour seconder notre entreprise. L'archevêque de Paris est à nous.

L A R E I N E.

Excellente acquisition! Mais comment ce dévot a-t-il pu se prêter à nous appuyer? J'ai toujours redouté son extrême cagoterie.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Que vous connoissez bien peu les hommes,
ma chere reine !

LA REINE, *souriant.*

Tu le crois ? Ma conduite auroit bien cependant dû te dépersuader. Mais laissons cela. Déjà la religion nous a prêté son masque imposteur, pour porter les premiers coups. Ce benêt d'archevêque, quoiqu'il s'y soit pris comme un sot, a ébranlé mon époux : le Génevois est parti. Que la foudre l'écrâse en chemin, le monstre ! Son amour pour les François me le rend odieux. Ce départ est le garant de notre victoire.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Oui, d'accord ; mais il existe. Ah ! ma reine, que vous avez peu combiné tout l'avantage que vous pouviez retirer de sa retraite ! Sa mort servoit bien plus nos intérêts que son exil. Des gens sûrs apostés, un coup de stilet parti d'une main déterminée.... J'ai fait venir d'Italie, à mes frais, un homme merveilleux pour ces sortes d'expéditions.

LA REINE.

Oui ; mais Necker est adoré ; il a su captiver l'amour d'un peuple imbécille : le sang laisse toujours des traces ; elles auraient pu nous nuire.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

A son défaut, n'avions-nous pas le poison ?

LA REINE.

J'y avois pensé.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Les plus habiles secrets me sont dévoilés. Je possède à fond l'art précieux de faire couler dans les veines un poison lent, que toutes les lumières de nos Esculapes ne peuvent deviner.

LA REINE.

Connoît-on sa route ?

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Je vous entendis ; je vais envoyer sur ses pas. Ou nous en serons défait, où nous jouerons de malheur.

LA REINE.

Je m'en rapporte à toi.... Mais d'Artois tarde bien.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, avec
jalouzie.

Quoi? vous l'aimez encore?

L A R E I N E.

Non; mais il m'est nécessaire de le feindre. Je te l'avoue; ce caprice commence à se passer. O ma chere Polignac! je brûle, je ne respire plus que pour toi. Un baiser, mon bel ange!

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, *après*
avoir embrassé la reine.

O mon aimable et tendre reine! combien je suis pénétrée de vos sentimens pour moi! Je suis donc certaine que vous m'aimez?

L A R E I N E.

Seroit-il possible que tu en pusses douter? N'ai-je pas tout sacrifié pour toi? rang, grandeurs, devoir, amour conjugal, tendresse maternelle. Ne me suis-je pas rendue à tous tes desirs? et lorsqu'un moment d'erreur me fit répondre aux caresses empressées de mon beau-frere, n'en ai-je pas gémi sur ton sein? C'est dans tes bras que j'ai vu mon illusion se dissiper. Mais

que veux-tu ? tu connois son caractere altier et tyrannique : la violence de ses passions le rend l'extrême. J'aurois tout à redouter de sa vengeance , s'il remarquoit mon changement. Ma foiblesse m'a rendue son égale , et je le connois capable d'abuser de son triomphe.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Que pourroit-il entreprendre ? Maîtresses de ses secrets , comme lui des nôtres, nous sommes réciproquement à craindre ; et d'ailleurs votre terreur est mal fondée. Sans être amant , on ne peut être jaloux : le plaisir seul en a fait votre esclave , comme la jouissance m'a rendue la sienne. Car , vous l'avouerai-je , j'ai succombé à ses entreprises ; et maintenant d'Artois m'adore ; c'est même à cette passion que j'ai su rendre de plus en plus vive et peu facile à surmonter , autant qu'à son insatiable cupidité , que nous devons la chaleur avec laquelle il entre dans nos vues. N'en redoutez rien , ma reine ; et loin de dissimuler avec lui , unissons-nous tous trois intimement. Qu'une confiance ayeugle regne entre nous ; que nos plaisirs

soient communs ; ils n'en seront que plus piquans. N'ayant plus à craindre désormais la froideur et la monotonie dans nos carrees, nous ne nous reposerons des fatigues de l'amour , qu'en travaillant avec ardeur à détruire un peuple qui a l'insolent orgueil de nous mépriser.

LA REINE.

Ah ! combien je le hais ! Oui , j'abhorre jusqu'au nom françois ; ceux-mêmes qui m'ont promis leur ministere , me sont odieux. Avec quelle volupté je me baignerois dans leur sang ! je verrois d'un oeil sec leurs restes palpitans ! et si l'horrible carnage que je médite n'assouvissoit pas entièrement la fureur qui me consume , au moins étancheroit-il l'ardente soif qui me dévore..

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Que je ressens vivement votre colere ! elle m'anime et m'enflamme. Heureux cent fois le jour et l'heure fortunées qui nous assureront de son succès ! Périssent les indiscrets qui ont osé blâmer nos actions ! Ne manquons pas à notre gloire ; elle consiste à écrâser une vile populace. Eh ! que

nous importe, en effet, la destruction de quelques milliers d'hommes ? Paris regorge d'habitans ; purgeons en le royaume, et assurons notre félicité.

L A R E I N E.

N'entends-jepas du bruit ? Ne nous laissons pas surprendre.

L A D U C H E S S E D E P O L I G N A C.

Eh ! quels seroient les audacieux qui ose-
roient l'entreprendre ? Nous avons fait naître
la terreur dans tous les cœurs rebelles à nos
volontés : à notre approche, l'effroi se peint
sur les visages. C'est aux proscrits à trem-
bler. Mais calmez votre inquiétude. En voici
l'objet : c'est notre Adonis commun.

SCENE

S C E N E I I.

LA REINE , LA DUCHESSE DE POLL-
GNAC , LE COMTE D'ARTOIS (1).

LE COMTE D'ARTOIS.

SALUT aux grâces. Qu'hommage vous soit rendu , charmante reine des amours ! Recevez aussi mon compliment , agréable duchesse. Je vous voue à toutes deux un amour éternel : agréez le partage de mon cœur et de mes caresses. Je vous consacre à jamais mes facultés. Sortant d'avec l'une , j'en ranimerai la force dans les bras de l'autre ; et pour vous plaire , je ferai plus qu'Hercule même.

(1) On sera peu étonné de voir passer alternativement S. A. de l'expression libertine et du persiflage indécent d'un courtisan sans mœurs ni délicatesse , au langage féroce d'un bourreau du despotisme. Il ne fut jamais agité que par les plus affreuses passions , l'extravagance du jeu , le libertinage et la dissolution , la noire envie , et toute la rage de l'aristocratie.

LA REINE.

Mais c'est qu'il est charmant, duchesse.
Allons, petit fripon, baisez-nous l'une et l'autre. Nous avons résolu de mettre en communauté toutes les faveurs de l'amour : il pourra vous en coûter ; mais vous êtes si libéral !

LE COMTE D'ARTOIS.

Bon ? vous vous moquez. J'ai en partage toute la vigueur germanique. Je m'en rapporte à vous, ma reine (1).

LA REINE.

Badin !

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Il est vrai que ce n'est pas en françois qu'il s'explique sur cet article. (2) Le croi-

(1) Il est à présumer que le comte, par cette demande, paroisoit furieusement douter de la virginité de sa belle-sœur à l'époque de son mariage ; mais c'est le secret royal.

(2) La tribade de Polignac peut raisonner en connoisseur sur ce chapitre ; elle a mis en usage tous les goûts, et éprouvé les habitans de tous les pays, même les valets des ambassadeurs Tipo-Sayb, les noirs Africains, etc. etc.

riez vous, madame ? je lui ai rendu les armes (1).

LE COMTE D'ARTOIS.

Vos louanges me font rougir.

L A R E I N E.

Réellement, en seriez-vous capable ? Ah ! comte, ce seroit, je crois, la premiere fois ; mais laissons cela, occupons-nous d'affaires plus intéressantes. Quelles nouvelles ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Les plus agréables. Nous touchons au moment de recueillir le prix de nos soins, et voir couronner nos travaux. J'ai à-peu-près introduit le trouble dans l'assemblée des états. Les nobles qui nous sont fideles, tergiversent à chaque instant, cabalent sourdement ; l'irrésolution regne, les troupes nous sont vendues, elles s'avancent à grands pas, leur arrivée est le signal de la mort des Parisiens, et de la destruction de leurs habitations ; les poignards sont

(1) La chose ne paraît pas probable ; car cette moderne Messaline surpassé en lubricité la romaine et toutes les autres.

distribués dans les mains de nos conjurés ; ils se répandent par pelotons dans le sein de la capitale. Le peuple, malgré ces mouvements, paroît n'en pas concevoir d'ombrage ; et le roi, tranquille, n'a nulle idée de ce que nous savons entreprendre et exécuter.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Brave à Cythere, ardent dans les révoltes, d'Artois est un dieu qui combat pour nous.

L A R E I N E.

Et Barentin, Broglie, Villedeuil, Breteuil, et le petit Berthier (1) ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Entièrement à nous : leur ame est dans nos mains ; ils agissent, et leurs efforts ne sont pas vains. Au nom du roi qu'ils trompent adroïtement, ils inspirent la terreur et l'effroi ; la consternation s'empare de

(1) On n'ignore pas que c'est à cet exécrable intendant que nous avons dû la sécurité que le roi a témoigné sur nos malheurs ; l'insâme calomnie empoisonnoit ses rapports. Louis croyoit son peuple heureux. Infortuné monarque ! combien vous êtes trompé !

tous les esprits. Comment ne pas dompter facilement une multitude abattue par le désespoir? Ecrasée par la chute de ses propres murailles, la canaille Parisienne se souviendra de ses épigrammes et de ses chansons. Je veux moi-même lancer les premiers feux qui embrâseront une ville dont elle est tant enorgueillie.

L A R E I N E.

Et MONSIEUR ?

LE COMTE D'ARTOIS:

Qui ? Jean-sans-souci ? Oh ! pour lui, il est toujours le même; il chasse, boit, mange, dort, et se tait. Oh ! c'est un lourd automate, dont nous n'avons rien à redouter [1].

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

N'avons-nous rien à apprêhender des princes ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Aucunes choses ; leurs plus chers intérêts.

(1) C'est de ces titres honnêtes qu'étoit qualifié le plus respectable des princes, par le comte d'Artois, qui en est le plus vil et le plus méprisable dans les comités nocturnes et criminels dont on lit ici le détail.

rêts sont liés à notre entreprise. J'attends ici Condé.

L A R E I N E.

On entre.

LE COMTÉ D'ARTOIS.

C'est un de nos espions à l'assemblée des états : je le paye cher ; mais il nous sert bien. Allons, avancez.

S C E N E I I I.

LA REINE, LA DUCHESSE DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, LE SIEUR DUVAL D'EPRÉMÉNIL.

LE COMTE D'ARTOIS.

E H bien ! mon cher d'Epréménil, comment est la situation des choses ?

LE SIEUR D'EPRÉMÉNIL.

Admirable, Monseigneur, admirable ; l'assemblée est muette, et paroît accablée de la plus sombre tristesse : les Lalli, les Mirabeau, les Clermont, et bien d'autres, épuisent vainement leur éloquence, ainsi

que les Bailly et la Fayette. La crainte est générale : à l'arrivée des troupes, l'allarme s'est répandue ; mais le roi est ferme et persiste dans la résolution qu'on lui a fait prendre Pardonnez mon avis, pressez la marche, le soupçon commence à germer, des idées d'embûches percent déjà ; l'heure presse.

LE COMTE D'ARTOIS.

Eh quoi ? vous aussi, d'Eprémenil, vous avez peur ? Allez, allez, rassurez-vous ; un homme tel que vous, doit montrer plus de courage : une poignée d'hommes armés, est suffisante pour égorger jusqu'au dernier des habitans de Paris.

LE SIEUR D'EPRÉMÉNIL.

Oh ! sans doute, Monseigneur, sans doute. Et puis ! le peuple est habitué à l'esclavage : de la servitude à la mort, le pas est rapide et glissant.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Il est moins difficile à détruire que la plus petite insecte.

LA REINE.

Nous touchons donc au terme de la vengeance !

LE SIEUR D'EPREMÉNIL:

Toute la gloire en sera due à votre majesté.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE DE CONDÉ, UN COURIER DU PRINCE LAMBESC.

LE PRINCE DE CONDÉ.

AH! bon, je vous trouve ici; je craignois que vous ne fussiez tous retirés (1).

LE COMTE D'ARTOIS.

Je vous attendois. Quelles mesures nous reste-t-il à prendre?

(1) La familiarité avec laquelle on s'exprime ici devant la reine, ne paroîtra invraisemblable qu'aux gens dénués de raison. Confondue avec des scélérats, adoptant leurs vues criminelles, les ayant même fait naître, il n'en faut pas davantage pour faire évanouir le rang et la majesté.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Nous avons, je crois, pourvu à tout. Mais
voyez la dépêche de ce courrier ?

LE COURIER *présente une lettre au Comte
d'Artois, et se retire à l'écart.*

LE COMTE D'ARTOIS, *lisant.*

« La désertion des gardes - françoises
» augmente à chaque instant ; le peuple est
» en fermentation : j'ai juré de faire pendre
» ceux de mes soldats qui seroient tentés de
» les imiter : mon avis est de profiter du mo-
» ment ; le retard pourroit être dangereux :
» au surplus, j'attends vos ordres pour
» commencer l'expédition ; mes munitions
» sont considérables, et mes Allemands ne
» respirent que le massacre ».

Le Prince DE L A M B E S C.

LA REINE, *froidement.*

Que ferons - nous des membres de l'as-
semblée des états-généraux ?

LE COMTE D'ARTOIS.

Nous nous donnerons le divertissement
d'en fusilier quelques-uns, et le reste sera
constraint de fuir, avec le regret de n'avoir
pu réussir dans ses brillantes spéculations.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Il faut renvoyer ce courrier.

LE COMTE D'ARTOIS, *au courier.*

Je répondrai.

[*Le courrier sort.*]

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Tout est-il bien environné ?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Absolument tout. Il est impossible de manquer l'exécution. Nous allons former une monarchie nouvelle.

L A R E I N E.

Que n'est-il possible d'en changer le titre ?
Mais allons nous reposer sur la foi de nos précautions, et nous repaître de tous les charmes de l'espérance.

(*Tout le monde se retire.*)

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente l'appartement du comte d'Artois.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, LE DUC DE BOURBON, LE DUC DU CHATELET, L'ABBÉ DE VERMOND, LE PRINCE LAMBESC.

(L'action commence dans la matinée du lundi 13 juillet.)

S C E N E P R E M I E R E.

LE COMTE D'ARTOIS, LE DUC DE BOURBON.

LE DUC DE BOURBON.

Q U'AVEZ-VOUS, prince ? Je ne retrouve plus sur votre visage la même sérénité qui y a toujours régné.

LE COMTE D'ARTOIS.

Je ne sais. Mon sommeil n'a point été tranquille ; mille pressentimens fâcheux sont venus m'assailir en foule ; je n'y crois point ; mais je ne puis me défendre de ces divers miouvemens. Il n'y a point à reculer. Je ne veux plus souffrir de l'incertitude ; et je commence à ne plus douter de la sûreté des avis qui m'ont été donnés.

LE DUC DE BOURBON.

Nous tardons effectivement trop. La désertion presque totale des Gardes-Françaises, l'insolence effrénée d'un peuple qui a osé nous braver, tant à Paris qu'à Versailles, et sous nos yeux, me présagent beaucoup de difficultés à combattre.

LE COMTE D'ARTOIS.

Elles sont à demi vaincues. Le Parisien n'a point d'armes, point de pain. Que peut-il entreprendre sans défense, et miné d'inanition ?

LE DUC DE BOURBON.

Raison de plus pour augmenter son désespoir. Nous l'avons tant de fois harcelé, que, si le grand coup n'a pas tout

L'effet que nous en attendons, les suites pourroient être dangereuses.

LE COMTE D'ARTOIS.

Il ne sauroit manquer. Cinquante mille hommes à ma disposition, environnent la ville, et ferment toute issue à la retraite. D'abord, le palais royal investi, et le massacre général de ceux qui s'y trouveront, comme les seuls ennemis qui puissent nous causer quelque ombrage (1), nous répondent de la majorité du succès. Le gouverneur de la Bastille, foudroyant la populace du haut des tours redoutables de ce château; il ne restera d'autre ressource à ce vil troupeau dévoué au carnage, que de se mettre sous l'appui de leur gouverneur et des principaux magistrats de la ville. C'est le coup de grace. Il se prendra de cette maniere dans les filets que notre prévoyance a tendus. Croyez-vous alors qu'il puisse se soustraire à l'esclavage que nous lui préparons? Trop heureux de baisser la main

(1) Personne n'ignore qu'une tête bien chère et précieuse au peuple, celle du duc d'Orléans, étoit désignée par ce prince impitoyable.

qui le chargera de chaînes, il signera l'assurance de nos droits, la rénonciation à ses possessions; et sa servitude que nous aurons soin de rendre plus accablante, sera le gage assuré de règne inviolable, de la puissance et de la grandeur (1).

LE DUC DE BOURBON.

Combien il est intéressant pour nous d'en hâter l'instant!

LE COMTE D'ARTOIS.

Laissez faire. Allez ; songez seulement à bien seconder notre entreprise, et la journée de demain sera funeste à bien du monde.

(1) Au monstrueux sang-froid avec lequel S. A. fait l'abominable détail de cette exécrable conspiration, pourra-t-on dire, c'est un françois ? Ah ! non sans doute. Plus farouche, plus féroce que les antropophages de la Guinée, qui ne se croient point criminels, sa rage fait frémir et doit imposer silence aux déclamateurs qui ont tiré de Barbarie les actes légitimes de la liberté. N'étoient-ils pas indispensables dans ces premiers tems d'horreur, où le peuple s'étoit aveuglément jeté dans les bras sanguinaires des infâmes traîtres et des noirs conspirateurs.

LE DUC DE BOURBON.

Détruisons, sans pitié, ce peuple frivole.
 Nous satisfaisons à - la - fois deux passions
 bien chères, l'intérêt et la vengeance ;
 nous perçons une mine sous le trône :
 malheur aux contradicteurs que nous pour-
 rions trouver ! S'ils osent s'avancer sur ses
 degrés, pour contrebalancer l'effet d'une
 trame aussi bien tissée, que sans distinc-
 tion ils soient enveloppés dans son ex-
 plosion (1) !

LE COMTE D'ARTOIS.

Vous avez bien raison ; c'est là que se
 trouve placé le point central de notre ex-
 pédition : vous avez donc lu dans mon ame,
 et pénétré le secret de mon cœur ? O mon
 cher Bourbon ! je touche au moment de la
 félicité, et à celui de recueillir ses glorieuses

(1) Affreux projet ! c'est sous les marches du trône
 que l'abyme est creusé. Tremblez, tremblez, françois ;
 les jours d'un monarque vertueux, mais trompé, sont
 exposés : volcz à ses défenses ; veillez à sa conserva-
 tion ; et par un égal retour, déchirez de même sans
 distinction, ces détestables tyrans, ces perfides des-
 tructeurs de votre liberté.

faveurs : c'est le *nec plus ultrà* de mon ambition (1). Aussi le premier usage que je ferai de ma grandeur, sera-t-il de verser ses dons sur ceux qui m'auront servi : je chérirai la noblesse que j'aime; insensiblement j'anéantirai le clergé que je méprise; et je régnerai impérieusement sur un peuple que je saurai contraindre à n'oser lever les yeux sur l'éclat dont je serai environné.

LE DUC DE BOURBON, *voyant entrer.*

Qu'est-ce?... Ah! c'est monsieur l'abbé de Vermond.

SCENE II.

LE DUC DE BOURBON, LE COMTE D'ARTOIS, L'ABBÉ DE VERMOND.

LE COMTE D'ARTOIS.

EH bien ! l'abbé, avez-vous fait votre cour ?

(1) Le bon frere ! le digne sujet ! quelle horrible créature !

L'ABBÉ

L'ABBÉ DE VERMOND.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE D'ARTOIS.

En quel état sont les esprits ?

L'ABBÉ DE VERMOND.

Toujours les mêmes , et j'en juge par la lecture que je viens de faire à sa majesté. J'ai lu cette nuit , ne pouvant me livrer au sommeil [1], m'a-t-elle dit. Les charmes que j'éprouvai à la lecture que je fis , furent si délicieux , que j'en veux repaître ma mémoire et mon cœur. Relisez-moi donc ces précieux morceaux. J'ouvre et je lis : *Massacre de la S. Barthélémy , et vêpres Siciliennes*. À ces seuls titres , son visage rayonna de joie , le contentement anima ses traits , et l'ivresse du plaisir brilla dans ses yeux.

(1) Le comte d'Artois avoit eu une nuit pareille : tel est le sort des assassins ; une sombre inquiétude les dévore , ils ne jouissent plus de l'innocent repos que la vertu conserve au sein du malheur ; et leurs coups , quoique funestes , partent d'une main mal assurée ; les plus intrépides ne peuvent échapper au frémissement de la terreur : c'est ainsi que commence leur supplice.

LÉ DUC DE BOURBON.

Voilà de très-heureux indices, monsieur le comte.

LE COMTE D'ARTOIS.

J'en suis enchanté ! C'est ainsi que nous la voulons. L'abbé, continuez toujours vos dissertations sur ces intéressans tableaux, et comptez sur moi.

L'ABBÉ DE VERMOND.

Je n'en ai jamais douté, Monseigneur; aussi je n'emploie mes foibles lumières qu'à me rendre digne de votre confiance. Vous savez avec quel soin j'ai fait glisser dans son ame la vengeance et le désir du carnage. J'ai caractérisé d'équité ces actes de l'autorité. Plus de scrupule, Monseigneur, il n'en existe plus (1).

LE COMTE D'ARTOIS.

Il n'en faut point, et moins encore que jamais, dans ce moment décisif. Revolez

(1) Et ce monstre n'est pas à la grève ? sa tête n'est pas déposée avec celles des lâches exterminés par la justice populaire ? O vous ! qui blâmez hautement cette fureur légitime, ne seriez-vous pas vous-mêmes les bourreaux de ce traître odieux et criminel ?

auprès d'elle ; l'abbé, informez-la de notre empressement à la servir : je vous le répète, vos soins ne seront pas infructueux.

L'ABBÉ DE VERMOND.

Je supplie Monseigneur de se fier à mon zèle.

(*Il sort.*)

S C E N E I I I.

LE COMTE D'ARTOIS, LE DUC DE BOURBON.

LE DUC DE BOURBON.

C e gueux-là m'a fait presque frémir malgré moi.

LE COMTE D'ARTOIS.

Ne vous en avisez pas, duc ; réprimez ce mouvement : mais vous n'y pensez pas ; ce ne sont là que des jeux d'ensans. La puérilité messied à votre âge. De la fermeté ; savez-vous qu'elle est nécessaire ?

LE DUC DE BOURBON.

Grace au ciel, je l'ai recouvrée d'abord,

je vous l'avoue , je n'ai pu me défendre de ce mouvement. Oui , c'en est fait , j'en conviens avec vous ; cet homme est délicieux , admirable ; c'est un vrai trésor pour nous ; il faut se l'attacher de plus en plus.

LE COMTE D'ARTOIS.

Oui , pour ces instans ; mais s'en défaire ensuite , ainsi que de tous les obscurs agens dont nous avons eu besoin ; voilà où doit tendre notre politique (1).

LE DUC DE BOURBON.

Supérieurement imaginé : votre génie parviendroit à me rassurer , si je ne l'étois déjà. Allons , point de tiédeur , et beaucoup de vigilance.

(1) Esclaves soumis aux loix tyranniques , criminelles et ambitieuses des grands , voyez ce qui vous attend : d'un côté , un trépas infamant ou clandestin ; de l'autre , l'estime et la vénération publique que vous pourriez mériter : choisissez.

SCENE IV.

LE DUC DE BOURBON , LE COMTE
D'ARTOIS , LE DUC DU CHATELET.

LE DUC DU CHATELET , *entrant*
d'un air égaré.

EH quoi ! princes , vous êtes tranquilles
au moment où le sort trahit nos espérances !

LE COMTE D'ARTOIS.

Que dites-vous ?

LE DUC DU CHATELET.

Que la capitale est bouleversée , que le
peuple court en foule aux armes , que nos
têtes sont proscrites , que le citoyen ne
respire que fureur et vengeance , que tout
espoir paroît perdu , et que les traits que
nous voulions lancer , pourront retomber
sur nous-mêmes.

LE COMTE D'ARTOIS , *frappant la*
terre du pied.

Rage ! enfer ! tourmens ! Non , peuple
vil , tu ne jouiras pas de la liberté que

ton cœur se propose. De grâce, éclaircissez-moi ?

LE DUC DU CHASTELET.

Sur le bruit répandu de l'exil du ministre que nous avions tant sujet de craindre, le peuple furieux s'ameute, se rassemble et s'arme : parcourant les divers quartiers de Paris, avec des cris de rage, il force les gens calmes à s'unir à ses transports désespérés. Toutes les cloches de la capitale, par un son lugubre, inspirent un effroi général ; nos complots se répandent, les rues sont dépavées ; hommes, femmes, enfans, vieillards, tous veulent participer à la défense de la nation ; et l'effroyable mot de liberté retentissant dans les airs, est la devise qui sert à rallier cette populace mutine, qui veut s'affranchir du joug de la dépendance.

LE COMTE D'ARTOIS.

Il ne s'en affranchira pas. Non, mes amis, non ; faisons mordre la poussière à ces audacieux. Le roi est-il instruit ?

LE DUC DU CHASTELET.

Pas encore ; mais il ne peut tarder de l'être. Le renvoi des troupes, le rappel des ministres, voilà ce qu'il a juré de venir

demander à Versailles même à sa majesté.

LE COMTE D'ARTOIS.

Qu'on avertisse Breteuil, Barentin, Vil-
ledeuil, qu'ils dressent des ordres à l'instant;
qu'ils les signent; qu'ils soient envoyés!
Faisons parler le roi, enracinons la haine
que nous avons semée; que les intéressés se
joignent auprès de moi. Vous, du Châtelet
(1), volez aux troupes; le Parisien n'est pas
où il pense. Que les armes soient resserrées
avec le plus grand soin, particulièrement
aux invalides. La place n'est pas imprena-
ble; en cas d'événemens, la bastille nous
répond de tout. Ses canons, et les mines in-
connues qui sont dans différens quartiers,
sous les trois quarts de la ville, ne nous
laisseront rien à redouter (2).

(1) On se rappellera facilement que c'étoit ainsi
que se nommoit le lieutenant de Cartouche. Quelle con-
formité!

(2) Selon moi, il reste bien des précautions à prén-
dre à cet égard. Pouvons-nous être absolument tran-
quilles, tandis qu'il existe une quantité prodigieuse
d'excavations, dont les issues sont presque ignorées?
Avant d'assurer les droits de l'homme, il faudroit, je
crois, travailler à en assurer la conservation.

LE DUC DU CHATELET, *à part.*

Il est bien plus prudent pour moi de penser à la retraite. (*haut.*) Je cours où vos intérêts m'appellent.

LE COMTE D'ARTOIS.

Allez. Vous, Bourbon, allez prévenir votre pere. Point de lenteur ; le moment de l'exécution presse plus que jamais.

(*Les ducs de Bourbon et du Châtelet sortent.*)

S C E N E V.

LE COMTE D'ARTOIS, *seul.*

RÉFLÉCHISONS, avant que d'entreprendre au hazard : ou je jouis de la grandeur suprême, ou je suis livré à l'opprobre et à l'infamie. Un instant, un seul instant, va faire éclore l'une de ces deux situations ; l'extrême violence : les grands moyens peuvent me faciliter l'une, et me préserver de l'autre ; il faut en user. Si je tarde, tout est perdu. (*Voyant entrer la duchesse de Polignac.*) Ah ! duchesse, que vous venez à propos ! je suis dans une perplexité difficile à concevoir. Avez-vous des nouvelles de Paris ?

S C E N E V I.

LE COMTE D'ARTOIS, LA DUCHESSE
DE POLIGNAC.

LA DUCH. DE POLIGNAC, *avec ironie.*

Oui, Prince, j'en ai, et je viens vous en féliciter; la reine en est enchantée: encore une journée, et les Parisiens, sûr le courage desquels vous vous êtes mal à propos endormi, viendront présenter des chaînes à ceux qui prétendent les en charger.

LE COMTE D'ARTOIS.

Parlez-vous sérieusement?

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Très-sérieusement: l'émotion d'hier n'étoit rien, ou peu de chose; un ramas de coquins (1) a déterminé tout le peuple à la révolte. Ame pusillanime! voilà pourtant ce qu'ont produit vos lenteurs. Que prétez-vous faire maintenant?

(1) On observera que c'est la duchesse de Polignac qui parle.

LE COMTE D'ARTOIS.

Mais, tendre amour, eh ! quoi?.....

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Point de fadeurs ; de la force et du courage. Ignores-tu , amant indigne de deux femmes qui t'ont sacrifié leurs plus chères et secrètes faveurs ; ignores-tu la haine que le François a conçue pour nous trois ; ce que nous devons attendre de son ressentiment ? Quel horrible traitement il nous prépare ! Et tu restes tranquille (1) ? et ta main n'est pas armée d'un triple poignard ? tu ne t'es pas encore baigné dans le sang du peuple ? Qu'attends-tu donc ? Qu'on nous ait arrachées l'une et l'autre de tes bras , pour nous livrer à la vindicte publique ? Va , j'attendais de toi plus d'ardeur et d'intrépidité.

LE COMTE D'ARTOIS.

Quels reproches ! et qu'ils sont peu mérités !

(1) On ne sera pas surpris de voir une duchesse de Polignac passer successivement du langage contraint et politique à celui d'une exécrable furie. Tel est le caractère des mégeres de cette trempe.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Eh bien ! voici le moment de me le prouver, mon cher d'Artois, ame de ma vie ! Vole à notre secours, ou nous sommes perdus. Nous périrons victimes de la colere de ces malheureux.

LE COMTE D'ARTOIS.

N'en craignez rien ; ils trembleront à l'approche des forces que je vais leur opposer. Allez calmer la reine ; je cours vous préserver du danger ; il n'est point considérable.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Notre sort est dans tes mains.

LE COMTE D'ARTOIS, *sortant.*

Ou d'Artois périra, ou ses exploits sauront le rendre heureux.

SCENE VII.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, *seule.*

Je te tiens à la fin, instrument si nécessaire à nos desseins. Par degrés, ma sœur

(1) et moi, nous avons su t'engager au crime, et à en concevoir l'idée sans rougir. Finances épuisées pour satisfaire nos penchans, le trésor royal pillé pour les frais d'une guerre étrangere, des bons extorqués au roi, des lettres de cachet sans nombre, des ministres de notre façon, la famine dans le royaume : voilà le chef-d'œuvre de plusieurs années. Nous avons tout enfanté, tout conduit ; mais l'ouvrage n'est pas consommé ; nous ne possédons encore rien.... Qu'il me tarde de voir notre vengeance accomplie ! qu'avec un transport inexprimable je verrois les Bourbons enveloppés dans les horreurs d'une guerre civile ! les François ensevelis sous les ruines de leur ville ! ce royaume si florissant, changé en un vaste désert. Mon ame seroit satisfaite ! Oui, dussai-je périr au milieu de ce carnage, s'ils sont exaucés, mon dernier soupir sera poussé par la joie et le plaisir.

[1] C'est ainsi que les tribades se nomment entr'elles, ou les femmes qui, d'un accord mutuel, se partagent les faveurs d'un même amant.

SCÈNE VIII.

LE PRINCE LAMBESC, LA DUCHESSE
DE POLIGNAC.

LE PRINCE LAMBESC.

Votre humble serviteur, aimable duchesse.
Puis-je savoir où trouver son altesse ?

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

A donner les ordres les plus pressés.

LE PRINCE LAMBESC.

Les plus pressés ! Morbleu ! ce ne sont plus des conférences qu'il faut avoir ; il faut agir et penser maintenant autant à nous défendre qu'à attaquer : le diable a , je crois, brouillé les cartes, et soufflé à l'oreille des Parisiens , qu'il falloit employer la force pour repousser la force. J'ai mis hier en faite (1) leur crapuleuse (2) confédération ;

[1] Fameux exploit pour oser le citer ! Quels sont les individus que le prince Lambesc a fait fuir ? Des femmes , des enfans tranquillement à la promenade des Tuilleries , des vieillards infirmes et sans défense , dont un fut massacré par ce lâche assassin ! Qui ne fuirait pas à l'aspect d'un brigand écumant de rage , et sans pitié ! Vantez-vous donc , indigne ministre des volontés d'une femme barbare et impitoyable ?

(2) Pauvre tiers ! hélas ! comme vous êtes traité !

mais aujourd'hui je ne m'y frotterai pas.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

L'émotion seroit-elle augmentée ?

LE PRINCE LAMBESC.

Elle est générale , tous les citoyensse sont armés comme ils ont pu , et ont arboré la cocarde verte. Rendus à l'hôtel-de-ville , ils s'emparent de toutes les munitions qu'ils peuvent trouver ; les grains ne sortent plus de la ville , toutes les voitures sont arrêtées : en cas d'accident , la fuite ne nous sera pas facile , si l'on met de la mollesse dans l'exécution. Du sang ! morbleu ! du sang ! Il en faut des fleuves pour arrêter le cours imprévu de ce torrent fougueux ; sinon tout est perdu.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

N'avons-nous pas les troupes du champ de Mars , des canons , de la poudre , et les forces que nous attendons ?

LE PRINCE LAMBESC.

L'exemple qu'ont donné les gardes-françaises , est devenu contagieux pour les autres soldats. Beaucoup ont déjà déserté leurs

et par qui ? Croyez-moi , ne remettez pas encore le réverbère.

drapeaux. Je vous le répète, si nous ne marchons promptement au-devant des Parisiens, si nous ne pouvons réussir à les retrancher près de la bastille où nous pourrons les détruire sans peine ; il n'y a plus d'espoir.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Allez retrouver le comte d'Artois ; confirmez-lui ces désagréables vérités ; démontrez-lui la nécessité d'agir, et de profiter surtout du désordre où le peuple est probablement encore ; et espérons qu'avec le secours de nos alliés répandus au sein de la capitale, nous ne tarderons pas à voir un changement heureux dans nos affaires.

LE PRINCE LAMBESC.

Je n'épargnerai rien pour vous prouver mon attachement.

(Il sort.)

S C E N E I X.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, *seule.*

Et la destruction de ce peuple que nous détestons, pourroit échapper à nos desirs ! Non, plutôt mourir mille fois que de ne

pas recueillir le fruit de tant de peines ;
de soins et de précautions. Si la cabale est
vaincue, je périrai de rage ; mais au moins
ne serai-je pas la seule victime d'un événe-
ment aussi inattendu ? Cette douce idée me
fait envisager le trépas sans horreur ; et le
sang que nous aurons fait répandre, est
d'avance ma plus chère consolation.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de l'hôtel de ville.

LE SIEUR DE FLESELLLES, Prévôt des marchands. LE MARQUIS DE LAUNAY, Gouverneur de la Bastille. LE SIEUR DU PUJET, Sous-Gouverneur. UN ÉLECTEUR. UN COURIER DE LA REINE. UN COURIER DU SIEUR DE FLESELLLES, déguisé. TROUPE D'INVALIDES. TROUPE DE CITOYENS. UN GRENADIER AUX GARDES FRANÇOISES.

[*Cet acte occupe la journée du mardi 14 juillet, et la nuit de ce même jour au mercredi 15. Quoique tous les papiers publics en ayent fourni des détails, on ne sera, je crois, pas fâché de suivre cette atrocité dans tous ses points.*]

SCENE PREMIERE.

LE SIEUR DE FLESSELLES. LES ÉLECTEURS. TROUPE DE CITOYENS.

LE SIEUR DE FLESSELLES, *au peuple.*

GÉNÉREUX défenseurs de la patrie, qui vous êtes rangés sous les drapeaux de la liberté, la nation va vous devoir sa régénération: mais, au nom de ses plus chers intérêts, que la prudence regne dans vos résolutions; qu'une promptitude mal-entendue ne détruise pas votre espoir en un seul instant. Les passions irritées ne sont susceptibles d'aucuns conseils (1), j'en conviens; mais votre intérêt m'engage à vous

(1) A-t-on vu jamais l'exemple d'un pareil artifice? Aristocrate infâme, tu couvres ta perfidie d'un voile d'autant plus atroce, que tu parois désirer le bonheur d'un peuple qui t'a confié sa destinée. Dis-moi, infernal bourreau du despotisme, est-ce le moment de réfléchir, quand le glaive est suspendu sur notre tête, et que l'on ne nous laisse d'autre choix qu'un affreux esclavage, ou la mort?

supplier de calmer votre fureur , de laisser
un certain temps

UN ÉLECTEUR (1).

C'est où je vous arrête. Un tems? . . . En est-il à perdre ? L'orage gronde sur nos têtes ; il est prêt à fondre ; et nous ne profiterions pas de l'abri qui nous est offert par la valeur et la raison ! Depuis quand le peuple doit - il aller au devant des fers qui lui sont destinés par des brigands ? En faveur des tyrans insatiables, ravisseurs de nos biens , ils attendent encore à notre liberté. Suivez l'imprudent conseil qui vient de vous être donné. Laissez un certain tems? Alors, chargés de chaînes que le temps ne pourra jamais rompre , vous verserez des larmes amères sur votre sort affreux. Vos enfans, esclaves dès le berceau, seront, ainsi que vous , soumis à des loix tyranniques. Le caprice , bien plus que l'équité , disposera de votre vie. Plus de jouissances effectives ; on vous en dépouillera petit - à - petit. Le monarque séduit , trompé

(1) Nous regrettons de ne pouvoir offrir aux lecteurs le nom de ce citoyen patriote. Nous obéissons à sa modestie, et nous avouons que c'est à grand regret.

par les monstres qui l'entourent, par les princes qui, loin de l'éclairer, ne cherchent qu'à le corrompre, fermera totalement les yeux sur votre situation. Après votre victoire, la maintenue de vos droits, l'extinction de la tyrannie, la destruction des oppresseurs; gémissiez des moyens qu'on vous aura contraints d'employer; mais ils sont naturels.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Est-ce ainsi, Monsieur, que vous vous montrez ami de la paix?

L'ELECTEUR.

Est-ce ainsi qu'on nous la propose ? et nos demandes sont-elles injustes et bizarres, au point d'être répondues le sabre à la main? Quel en est en effet le but? D'obtenir le renvoi d'une troupe choisie avec dessein, parmi des barbares; le renvoi des lâches ministres, vendus aux illustres auteurs de nos misères et de nos calamités; la diminution du pain, que nous mendions, pour ainsi dire, à genoux dans un royaume fertile et abondant; que nous nous plaignions avec raison de la famine occasionnée par la rapacité et le coquinisme des grands; que l'ordre le plus puissant et le plus riche

du royaume , ruine et avilit le plus pauvre ; qu'il a juré notre perte , et que nous y touchons.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Qui peut autoriser la vérité de ces assertions ?

L'ELECTEUR.

Qui peut l'autoriser ? Tout. Le luxe effréné d'une femme orgueilleuse et puissante , la sélératesse d'un contrôleur , couvrant ses odieux larcins par des dons complaisans , reçus par cette même femme dont le jeu seul est un gouffre suffisant pour engloutir les richesses de la France. Un dépôt nécessaire à l'existence du peuple , passe entre les mains d'un monarque qui nous hait et nous méprise. Rien ne peut plus suffire à la cupidité des grands ; ils étendent leurs droits injustes , et nous retracent toute la barbarie du gouvernement féodal. Chacun d'eux , suivant sa force ou son crédit , vexe ses vassaux et ses voisins , établit de nouvelles tailles , de nouveaux péages et de nouvelles corvées. N'en doutez pas , peuple qui m'écoutez. La noblesse , en partie , est cruelle et sanguinaire. Elle s'est fait un point d'honneur de ne point se soumettre

aux loix de l'équité. Elle vient achever avec le fer et la flamme, ce qu'elle a commencé par le poison. Le clergé qui massacra vos ancêtres au nom de l'Être Suprême, par une liaison d'intérêts, s'est servi des équivoques multipliées de la religion, pour étouffer les scrupules et engager les plus foibles de cette monstrueuse cabale à commettre des crimes qu'ils traitent de rémissibles. Ce n'étoit pas assez de ces deux ordres contre vous; à ces deux ennemis déclarés de votre félicité s'est jointe une partie de la magistrature et des particuliers opulens. Ce n'étoit pas non plus suffisant pour les fermiers généraux de s'abreuver du plus pur de votre sang; ils vous ravissent vos grains, les magasinent et les exportent. Dans l'occurrence de cette calamité, un parlement cesse d'être votre soutien et votre protecteur. Il envoie au gibet le malheureux que l'indigence constraint à dérober. Avec le sang-froid et la noirceur du crime réfléchi, il signe leur arrêt de la même main qu'il signe le trait secret qui les unit à ces détestables accapareurs. Voilà l'image des fléaux que vous avez éprouvés, François; n'en attendez que de plus affreux, si vous vous livrez à l'in-

dolence. Suivez, suivez l'avis d'un de vos frères ; exécutez vos premiers desseins, tandis qu'il en est temps encore.

TOUS LES CITOYENS, *d'un cri général.*

Allons, mes amis, aux armes ! aux armes ! courons d'abord aux invalides.

L'ÉLECTEUR.

J'applaudis à ce dessein : le patriotisme seul a pu le suggérer. A quoi sert en effet cet amas formidable de lances, d'épées et de canons destructeurs, au sein de la capitale ? Quels bras en veut-on armer, si ce ne sont ceux de nos ennemis ? Forcez les arsenaux ; emparez-vous des armes que vous y trouverez ; sur-tout ne vous en dessaisissez pas ; elles doivent être le premier gage de votre liberté. Chaque citoyen, suivant la constitution de la monarchie, est déclaré homme libre. Ah ! que plutôt périssent tous les tyrans de la nation, que de vous laisser déposséder d'un titre si précieux !

TOUT LE PEUPLE.

Aux armes ! mes amis, aux armes !

[1] Avis bon à suivre dans tous les tems.

L'ÉLECTEUR.

Vous possédez ici assez de munitions pour rendre feu pour feu. Allons, du courage, braves citoyens ; la grandeur et la rage ministérielles nous envoient une troupe considérable d'assassins féroces. Nous lui opposerons un nombre équivalent de patriotes ; une lâche obéissance ne les conduira point au combat ; chacun de vous défendra sa propre cause. Ayez toujours ce principe devant les yeux, et que votre dernier effort, pour compléter la victoire, soit suivi de votre dernier soupir.

LE PEUPLE, *claquant des mains.*

Bravo ! Bravo !

LE SIEUR DE FLESSELLES.

Monsieur, vous parlez comme un général d'armées,

L'ÉLECTEUR.

Non, Monsieur ; mais je parle en homme libre, qui a voué son ame à Dieu, son cœur à son roi, et son sang à la nation,

TOUT LE PEUPLE.

Bravo ! Bravo !

L'ELECTEUR.

Allons, enfans de la victoire, courez aux armes.

TOUT LE PEUPLE.

Aux armes ! mes amis, aux armes !

L'ELECTEUR.

Un mot, mes amis : avant tout, déchirez et foulez aux pieds la cocarde que vous portez. Sa couleur est la livrée d'un des plus cruels aristocrates de ce tems, de l'auteur des maux que nous éprouvons (1). Désormais, portez-en une rouge et blanche. Le blanc, symbole de la pureté de votre intention, et de l'authenticité de vos droits ; et le rouge, celui du sang coupable et vil que vous allez verser ; puisque votre affreuse situation ne vous laisse pas d'autres moyens.

TOUT LE PEUPLE.

Déchirons, déchirons.

L'ELECTEUR.

Volez où l'honneur vous appelle.

[1] La livrée d'Artois est verte.

TOUT LE PEUPLE, *se retirant en foule.*
Courons à la liberté.

(*Le peuple se retire pour aller aux invalides.*)

S C E N E I I.

LE SIEUR DE FLESELLLES, L'ELECTEUR, TROUPE DE GARDE BOURGEOISE.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

MARS, Monsieur, il faut que vous comptiez beaucoup sur le succès de vos inductions!

L' E L E C T E U R.

Pourquoi cela, Monsieur ?

LE SIEUR DE FLESELLLES.

C'est que vous ne paroissez pas allarmé du danger qu'il y auroit pour vous dans le cas contraire.

L' E L E C T E U R.

Monsieur, le danger réel n'est que pour les traîtres, et je ne le suis pas. J'en connois plus d'un qui le redoute plus que moi.

(Regardant fixement le prévôt des marchands.)

Et vous, Monsieur ?

LE SIEUR DE FLESELLLES, *froidement.*

La trahison est si éloignée de mon cœur,
que j'ai peine à la soupçonner dans
autrui (1).

(Une patrouille bourgeoise emmene un courrier de la reine,
arrêté sur la route de Versailles.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN COURIER DE LA REINE,
GARDE BOURGEOISE.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

QUEL est cet homme ?
UN GARDE.

Courier de la reine.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

D'où venez-vous ?

LE COURIER.
De Versailles.

[1] Tont Paris retentissoit de l'éloge du mérite et de la vertu du prévôt des marchands. Un instant l'a détrompé. Après cela, fiez-vous à l'apparence.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Où alliez-vous lorsqu'on vous a arrêté ?

LE COURIER.

A Chantilly.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Avez-vous quelque paquet ?

LE COURIER.

Une seule lettre.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *à l'Electeur*,

Est-il dans l'ordre de s'en saisir ?

LE ELECTEUR.

Pouvez-vous balancer, dans ce moment orageux où la moindre notion peut être nécessaire au salut de la patrie ? La saisir, en faire la lecture, la communiquer au peuple : voilà votre devoir, celui d'un citoyen. Oublions la majesté, quand la majesté s'oublie elle-même.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *au Courier*.

Donnez-la moi.

LE COURIER.

Mais, Messieurs. . . .

LE ELECTEUR.

Donnez, vous dit-on. Vous êtes maintenant entre les mains de la nation, qui sauroit vous punir de la moindre résistance. Cependant rassurez-vous, vous êtes sous la sauve-garde de la justice et de l'humanité.

(*Le courier donne la lettre. Le pré-vôtdes marchands rompt le cachet.*)

LE SIEUR DE FLESELLLES, l'ayant ouverte
la présente à l'Electeur

Elle est en chiffres.

L' E L E C T E U R , *examinant.*

Perfide invention ! inventée par la trahison et la calomnie ; et c'est une reine qui t'emploie , qui se compromet à ce point avec son sujet , qui entretient avec lui une correspondance mystérieuse ! Ces caractères, n'en doutons pas , recelent l'intelligence du crime. Qui pourra nous la dévoiler ? En attendant cet avantage, que cet homme soit resserré étroitement , afin d'en tirer quelques lumières.

U N G A R D E.

Le peuple demande sa mort.

L' E L E C T E U R .

Elle seroit injuste ; je vais lui démontrer. On n'est coupable, en obéissant à des ordres barbares, qu'autant qu'on est soi-même le ministre de la barbarie : sa détention suffit.

LE SIEUR DE FLESELLLES.:

N'est-ce pas trop hasarder ?

L'ÉLECTEUR.

Mais à quoi pensez-vous donc , homme foible et entêté ? A quoi tend ce vain res-

pect ? A la place des émissaires, que ne tenons-nous ceux qui les chargent de leurs iniques secrets ? L'indigne conspiration échoueroit sans répandre de sang.

LE SIEUR DE FLESELLES.

Vous avez beau dire, je ne prends pas cela pour moi.

L'ÉLECTEUR, *d'un ton imposant.*

Je le prends, moi. (*À la garde bourgeoise.*)
Qu'on l'emmene.

Un bruit confus d'acclamations se fait entendre. Il est produit par l'arrivée des citoyens armés, revenant des Invalides avec les canons et autres artilleries de cet hôtel. Ils entrent à l'hôtel-de-ville, drapeaux déployés.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. TROUPE DE CITOYENS.
ELECTEURS.

L'ÉLECTEUR.

EH bien ! mes chers compatriotes, vous revenez donc triomphans ?

UN CITOYEN.

Graces au ciel, et sans avoir éprouvé

rien de sinistre ; nous jouissons de la douce satisfaction de ne point avoir été contraints d'employer la violence.

LE SIEUR DE FLESELLES.

Quoi ! Monsieur de Sombreuil a laissé tranquillement enlever une artillerie dont il est responsable à sa majesté ? La nation lui en saura un gré infini ; mais qu'en pensera la cour ?

L'ÉLECTEUR.

Que vous importe , Monsieur , ce qu'elle en pense ? Il est , à la vérité , comptable de ses actions envers des ministres pervers , qui ne manqueront pas de l'accuser d'infidélité ; mais le roi est bon , sensible , généreux . Lorsque son peuple qui l'adore , malgré sa malheureuse confiance en des scélérats , aura recueilli le prix de ses courageux efforts , que les yeux du monarque seront dessillés , que la bassesse , l'adulation , la tyrannie seront exilées loin de sa personne sacrée ; qu'il reconnoîtra que les rois savent mal ce qu'ils doivent desirer ou craindre pour la grandeur d'une nation , quand , par une heureuse constitution , l'état n'est pas lui-même l'appui et le garant de leur for-

tune ; il nous pardonnera à tous une entreprise nécessaire ; il rejettéra de son sein les monstres qui méditent notre ruine depuis si long-temps ; il nous rendra un pere cheri, et ses enfans béniront à jamais l'instant heureux où ils se précipiteront à ses pieds.

UN CITOYEN.

C'est en effet le vœu le plus ardent que forme notre cœur. Nous maudissons les traîtres qui ont fait naître la dure nécessité à laquelle nous sommes réduits. Quelle horreur, grand Dieu ! et quelle alternative ! Massacrer, ou se résoudre à l'être.

L'ÉLECTEUR.

Ne vous arrêtez point à cette réflexion, mes amis : il vous reste encore bien des travaux à opérer ; voici le moment du courage. L'entreprise est périlleuse ; mais votre gloire en sera plus éclatante. Des lauriers vous attendent à la bastille, si vous parvenez à faire ouvrir les portes de cet infernal séjour, de ce gouffre où l'innocence a tant de fois terminé sa carriere ; les fers de la liberté seront brisés, et nos lâches tyrans seront à nos genoux.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Ainsi vous les envoyez à la boucherie.

L'ÉLECTEUR.

Il en coûtera du sang, je m'y attends, et j'en frémis d'avance; mais l'action est nécessaire: d'ailleurs, l'exemple du gouverneur des Invalides peut intimider celui de la Bastille.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Les différens assauts que ce château imprenable a reçus, ont causé la mort à tous ceux qui ont eu la témérité d'en hasarder la prise. Tremblez, citoyens; vous courez à votre perte. Vous allez exposer vos jours qui sont nécessaires au centre de la ville, pour commettre un acte de démence. En suivant cet avis, vous périrez tous infailliblement.

UN GRENAIDIERS aux Gardes Françoises.

Eh! ventrebleu, Monsieur le prévôt, gardez votre éloquence pour haranguer des marchands ou des mariniers; des guerriers n'en ont pas besoin. Un instant a formé des héros, d'autant de citoyens que nous sommes. Eh! pourquoi regretterions-nous la vie, si nous sommes obligés de la passer dans une dépendance honteuse, et à flétrir le genou devant les destructeurs du plus précieux de notre existence? Péri-

sons, s'il le faut ; mais en braves, et non pas par le fer de ces perfides assassins. Camarades, chers camarades, ne laissons pas refroidir notre ardeur ! Marchons à la Bastille ; détruisons cet horrible ouvrage du despotisme. Je ne vous demande d'autre grâce, que l'honneur de périr le premier sur la brèche. Mon corps vous servira de rempart.

TOUS LES CITOYENS.

Nous suivrons votre exemple.

L'ÉLECTEUR.

O généreux citoyen ! grand homme ! votre nom s'immortalisera. C'est au nom de la patrie que je vous remercie de vos dignes sentimens. Chers amis, le temps est précieux, il faut l'employer.

TOUS LES CITOYENS.

A la Bastille ! à la Bastille !

[*Les troupes militaires et bourgeoises se retirent pour l'expédition de la Bastille (1).*]

[1] Je saute sur l'événement de la prise ou plutôt du miracle de la Bastille : les relations qui en ont été données au public, suffisent pour son instruction. Ce prodige glaça le sang des aristocrates, principalement

SCENE V.

LE Sr. DE FLESELLLES, L'ÉLECTEUR,
GARDE BOURGEOISE.

LE Sr. DE FLESELLLES.

CROYEZ - vous qu'ils en reviennent?
L'ÉLECTEUR.

Tenez, Monsieur de Flesselles, permettez - moi de profiter du moment que nous sommes à peu près seuls, pour vous parler avec franchise. Je rougis d'être obligé de vous faire l'aveu de mes sentimens à votre égard ; mais, soit pusillanimité, soit trahison, je vous crois un des plus zélés partisans de l'aristocratie.

LE Sr. DE FLESELLLES.

Monsieur !

L'ÉLECTEUR.

J'ai lâché le mot, Monsieur, et suis prêt à le répéter. Un pressentiment secret me

celui de l'illustre et méprisable chef de ce parti : à cette nouvelle il resta plus de deux heures sans pouvoir proférer une parole.

force à redouter votre faiblesse et à la croire suspecte.

LE Sr. DE FLESSELLES.

Mais , ma conduite.

L'ÉLECTEUR.

A paru irréprochable jusqu'alors , j'en conviens ; mais seriez - vous le premier dont l'ambition et une complaisance criminelle , auroient terni en un instant l'éclat d'une bonne renommée , sans vous parler des premières personnes du royaume , vomies par les enfers , pour se liguer contre le souverain et détruire la nation , dont toutes les actions ont fait preuve d'atrocité ? Voyez une petite portion de grands , adorée du peuple , tout-à-coup se parjurer et offrir servilement sa voix à l'oppression ; un imbécille d'archevêque porter à la nation le coup le plus dangereux , en faisant parler une religion dont il abuse , se jouer de la pieuse crédulité d'un roi , pour former la disgrace d'un ministre vertueux ; un Condé , jadis le protecteur , l'ami du peuple , en devenir , pour ainsi dire , le bourreau ; combien d'autres , se livrer à l'imitation , et trahir indignement une nation soumise à leur intendance et à leur gouvernement.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Ils obéissent au roi.

L'ELECTEUR.

Ils le perdent.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Ne devons nous pas une aveugle soumission à ses ordres ?

L'ELECTEUR *avec fermeté.*

Non, quand ils sont cruels et injustes ; mais vous n'en avez jamais reçu de tels de sa part. Il est obsédé de traîtres, qui agissent en son nom, et qui joignent à la liste immense de leurs odieux forfaits, celui de revêtir du nom de Louis, les plus noirs décrets du despotisme et de la barbarie : la France a presque toujours été en proie à l'ambition et à la fureur ministérielle, et maintenant plus que jamais. Ces passions ont régné impérieusement dans l'âme des Mazarin, Richelieu, saint Florentin, Brienne, Breteuil, Broglie, Villedeuil, etc. La cour est un repair de brigands, qui se partagent journellement les dépouilles des citoyens. Les scélérats ! ils ontempoisonné Maurepas, fait exiler Necker ; et les traîtres agitateurs des biens de la vie et de la liberté publique.

s'asseyent insolemment sur les degrés du trône, et font résonner le crime à la place des vertus.

LE SIEUR DE FLESELLES.

Monsieur, vos principes sont sévères.

L'ÉLECTEUR.

Et les vôtres, s'ils ne sont affreux, sont du moins nuisibles. Je suis humilié de vous les retracer. Je n'ose me livrer à l'idée qui m'est venue, que vous aviez vendu votre foi aux monstres qui nous oppriment ; mais je juge ainsi votre ame : vous vous rangerez sous les drapeaux du plus fort ; votre foi blesse en est un sûr témoignage. Dès-lors votre conduite est fausse. Quant à moi, dussai-je expirer par la main des bourreaux, dans les plus affreux tourmens, j'essayerois à frapper les premiers coups, en bénissant le sort qui m'auroit destiné à mourir martyr du patriotisme et de la liberté.

LE SIEUR DE FLESELLES.

Je puis vous démontrer.

L'ÉLECTEUR.

Rien, Monsieur. J'ai lu dans votre cœur, et vous abandonne à votre infâme système. Je vais vaquer aux soins qu'exige la circonstance ; mais songez que je vous observe. Tremblez d'être découvert, reconnu pour

traître. Un supplice infâme purgera la terre
d'un monstre de plus. (Il sort.)

SCENE VI.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *seul.*

Il m'a pénétré ; il périra. Moi-même, dans l'action, je le veux immoler à ma vengeance. Le trouble assurera l'exécution de ce projet. Point de réponse de Versailles. L'exprès que j'y ai envoyé ce matin, auroit-il, malgré mes précautions, échoué dans sa mission ? Au surplus, ma sage prévoyance me met à l'abri du soupçon. Grâces au ciel ! Le voici.

SCENE VII.

LE SIEUR DE FLESELLLES. UN COURIER DÉGUISÉ.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Avez-vous réussi ?

LE COURIER.

Au-delà de vos vœux.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

La réponse ?

LE COURIER.

La voici.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Donnez, et retirez-vous.

(*Le Courier sort.*)

S C E N E V I I I.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *seul.*

Voyons ce que m'écrit S. A. ? [Il lit.]
 « Mon cher de Flesselles ? (s'interrompant.)
 » Mon cher de Flesselles ! (1) O précieuse
 faveur ! que j'en ressens vivement le prix.
 Fortune, grandeur, je vais être comblé de
 vos dons. Lisons. (Il lit.) « Mon cher de
 » Flesselles, j'applaudis à votre conduite,
 » et à la maniere mystérieuse avec laquelle
 » vous enchaînez la fougue audacieuse des
 » Parisiens : ils en seront punis. Un se-
 » cours considérable doit, à l'approche de
 » la nuit, investir la ville, et fondre sur

(1) Rien n'a jamais si bien rapproché les conditions,
 que l'infamie et la scélérité.

» cette canaille. Continuez, sous différens
» prétextes, à attirer et conserver les muni-
» tions. La reine vous assure de sa protec-
» tion, ainsi que moi ».

Charles-Philippe, Comte d'Artois.

Et je m'en rendrai digne. J'avois quelques scrupules ; mais voici qui les étouffe entièrement. Au fond, pourquoi en aurois-je ? Est-ce à nous autres, à examiner et à juger la conduite des grands ? Oh ! très-certainement non . . . D'ailleurs le peuple ne peut résister ; ainsi, tout considéré, il vaut mieux suivre César et sa fortune. (1) Qu'est-ce ?

SCENE IX.

LE SIEUR DE FLESELLLES, UN COUR-
RIER, *venant de la Bastille.*

LE SIEUR DE FLESELLLES.

QUE voulez-vous ?

LE COURRIER.

Vous remettre cette lettre du marquis de Launay, et en attendre la réponse.

(1) A ce compte-là, Mandrin peut être nommé de même.

LE SIÉUR DE FLESELLLES.

Voyons.

“ Je viens de mettre en usage une ruse de
 ” guerre , perfide à la vérité , et ordinaire-
 ” ment traitée et punie comme haute trahi-
 ” son : en arborant le pavillon blanc , j'ai
 ” enveloppé une partie des révoltés dans
 ” le piège où leur bonhomie s'est lais-
 ” sée prendre ; mais loin que ce trait
 ” ait rallenti leur courage , il redouble
 ” de plus en plus , et je commence à
 ” redouter leur incroyable valeur. Je fais
 ” descendre le plus vivement qu'il m'est
 ” possible dans les souterrains , la pou-
 ” dre qui est en ma puissance : à la der-
 ” nière extrémité , j'y mettrai le feu ».

DE LAUNAY.

Suivant les apparences , ceci devient sé-
 rieux. Répondons sur le champ.

“ Votre lettre m'étonne , Monsieur ; mais
 ” elle ne m'inspire pas la même crainte
 ” que celle que vous ressentez. Conti-
 ” nuez votre vigoureuse défense , et sou-
 ” tenez de tous vos efforts encore quel-
 ” ques heures. La lettre que je vous en-
 ” voye et que je viens de recevoir ,
 ” nous assure un secours certain. Je

„ puis, je crois prendre sur moi de
 „ vous donner tout à espérer de la fa-
 „ veur de mes illustres protecteurs, en
 „ récompense de votre sage et honora-
 „ ble conduite „.

Le Sr. DE FLESELLLES.

[Il plie la lettre et la donne au courrier.]

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Portez cette réponse en toute diligence.

S C E N E X.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *seul.*

LA chance tourneroit-elle ? me serois-je
 livré trop tôt au doux espoir de voir fou-
 droyer le peuple, et de recevoir le prix
 mérité des soins que je me suis donnés. De
 la prudence en pareil cas. Revenons sur
 nos pas. Montrons en apparence un peu
 plus de chaleur pour les intérêts nationaux,
 Je serai toujours à même de varier, suivant
 la circonstance. Mais, quel bruit entendis-je?...

(Il se fait alors entendre une grande ru-
 meur dans la place de grève, et l'on
 entend ces cris.)

TOUS LES CITOYENS.

Au secours, mes amis, au secours, à la Bastille, nos braves gardes françoises sont massacrés.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *ayant en tendu ces clamours.*

Agréable nouvelle ! elle enchanter mon cœur.

SCENE XI.

LE SIEUR DE FLESELLLES, L'ÉLECTEUR, GARDE BOURGEOISE.

L'ÉLECTEUR.

Ah ! monsieur, quel affreux événement ! nos citoyens, nos amis, nos freres, périssent victimes du plus abominable forfait.

LE SIEUR DE FLESELLLES, *dissimulant à peine sa joie.*

Je l'avois prédit, mais votre zèle inconsidéré a précipité leur perte.

L'ÉLECTEUR.

Et vous avez le front de m'en regarder comme l'auteur ? moi qui donnerois mille vies pour eux, si elles étoient en ma puis-

sance. C'est la détestable trahison du gouverneur qui a seule produit cet horrible carnage. Comment refuser d'écouter des paroles de paix? C'est de cette maniere que les tigres, dont la rage barbare nous poursuit, en savent user: et le ciel vengeur ne les réduit pas en poudre!

LE SIEUR DE FLESSELLES.

Leur empressement étoit trop vif; il eût fallu plus de prudence.

L'ÉLECTEUR.

Vous me faites mourir. De la prudence au moment qu'on s'apprête à nous égorger!

LE SIEUR DE FLESSELLES.

Nous sommes sujets, monsieur, nous sommes sujets.

L'ÉLECTEUR.

Enfans de la nation, monsieur, enfans de la nation: d'ailleurs, est-ce se soustraire à la dépendance royale que de ne pas tendre sa tête au fer des bourreaux, et refuser de livrer ses biens aux ravisseurs qui les veulent envahir?

LE SIEUR DE FLESSELLES.

Mais, monsieur...

L'ÉLECTEUR.

Laissez-moi, de grace; laissez-moi.

{ *Un bruit considérable se fait entendre dans la place, et le peuple crie généralement : Victoire! victoire! la bastille est à nous!* }

LE SIEUR DE FLESELLLES, à part.

Quel coup de foudre. Ne nous trahissons pas.

L'ÉLECTEUR.

Grace à Dieu, je respire. Monsieur de Flesselles, prenez de meilleurs almanachs.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Je remercie le ciel de cet événement ; lui seul peut en être regardé comme l'auteur.

L'ÉLECTEUR.

Et l'amour de la liberté, monsieur. On verse en cas pareil jusqu'à la dernière goutte de son sang.

S C E N E X I I.

LE SIEUR DE FLESELLLES, L'ÉLECTEUR, UN SOLDAT CITOYEN,
TROUPE DE CITOYENS.

UN CITOYEN.

FÉLICITEZ - VOUS, messieurs, nous recouvrions tout en ce jour ; la bastille est prise : nous traînons ici les abominables assassins qui prétendoient nous égorer tous. Les voici, les voici, les monstres ! les barbares !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE SIEUR DU PUJET, LE MARQUIS DE LAUNAY.

(*Le marquis de Launay est dans le plus grand désordre, le sieur du Pujet est à demi massacré. A l'aspect de ces deux scélérats, la satisfaction regne sur le visage de l'électeur, la consternation sur celui du prévôt des marchands, et on doit y lire toute la stupéfaction d'un coquin pris sur le fait*).

L'ÉLECTEUR, avec la plus forte énergie.

MONSTRE ! te voila donc enfin rendu. Réponds, infâme, quel est le prix dû à ton exécrable forfait ? quel est le supplice réservé à un scélérat tel que toi ? Lâche exécuteur des volontés des plus affreux tyrans, as-tu pu, sans horreur, seconder leurs criminels projets ? Quelle puissance peut maintenant te mettre à l'abri de la fureur publique ? Où est la protection de ces grands avilis, qui touchent eux-mêmes à la destruction dont ils ont osé concevoir l'idée ?

LE MARQUIS DE LAUNAY, à genoux.

J'implore mon pardon : je me suis rendu.
TOUT LE PEUPLE.

Non, non, non, point de grâce, point de grâce.

L'ÉLECTEUR.

Quel nom donnes-tu à une capitulation forcée ? Tu t'es rendu vil assassin ; dis qu'on t'a pris, monstre ; tu cherches en vain à peindre le repentir ; la rage est visible dans tes yeux, et elle existe dans ton cœur (1).

LE SIEUR DU PUJET.

Au nom de l'humanité,achevez-moi.

LE MARQUIS DE LAUNAY.

Au nom de ce que vous avez de plus cher, laissez-vous flétrir.

L'ÉLECTEUR.

Né l'espere pas, bourreau des tiens. Tu t'humilie, lâche ; on lit sur ton visage, toute la difformité du crime confondu. C'est à genoux que tu demandes la vie à un peuple que tu exterminois, il y a

(1) Pendant ce tems, le peuple s'occupe à déplacer le réverbere du coin du roi. Il y suspend une corde destinée à messieurs de Launay et du Pujet, et à quelques invalides : de tems en tems il s'interrompt, en s'écriant, *faites-les descendre !*

quelques

quelques instans ; tes larmes hypocrites décelent toute la bassesse de ton ame. Mes chers compatriotes, allons, délivrez-nous de cette vue odieuse et exécrable.

TOUS LES CITOYENS.

Au réverbere ! au réverbere !

LE MARQUIS DE LAUNAY.

Hélas ! grand Dieu ! grand Dieu ! sois-moi propice.

L'ÉLECTEUR.

C'est lui qui t'a remis dans nos mains ; barbare ; il nous a confié sa foudre , et nous nous en servirons. Périsse toute votre ligue infernale ! point de grâce aux méchants !

TOUT LE PEUPLE.

Point de grâce , point de grâce .

« Tout le peuple emploie la violence , pour
 » descendre au supplice les sieurs de
 » Launay et du Pujet (1). Pendant cette
 » exécution , le prévôt des marchands
 » toujours soupçonné et épié par l'é-
 » lecteur , a tenté vainement de se sous-

(1) Dont il est inutile de donner l'effrayant détail ; détail affligeant , et bien fait pour nous faire gémir éternellement sur la barbarie des grands.

» traire à la multitude. Son embarras,
 » sa contenance, tout indique son
 » indigne trahison ; et l'électeur ne
 » pouvant résister à la force de ses
 » soupçons, le fait arrêter par la garde
 » citoyenne. »

SCENE XIV.

L'ÉLECTEUR, LE SIEUR DE FLES-
 SELLES, GARDE CITOYENNE.

LE SIEUR DE FLESSELLES.

EST-CE ainsi, Monsieur, que vous avez
 égard aux droits des gens ?

L'ÉLECTEUR.

Je n'ai, je crois, aucun reproche à me faire ; tout de vous m'est suspect. C'est aux yeux de la nation que je veux déduire mes raisons, expliquer mes griefs : je souhaite, pour votre honneur, pour votre vie, que vous en puissiez détruire la force ; mais je tremble que vous n'y parveniez pas. Dans tous les cas, votre conduite est incompréhensible, odieuse même ; elle annonce la trahison la plus noire, ou ma foiblesse

impardonnable. Je ne trouve donc pas mon procédé inconséquent , mais nécessaire.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Vous pourriez vous en repentir.

L' E L E C T E U R.

Je ne redoute rien : la circonstance oblige à prendre toutes les précautions dont il est possible de s'aviser , pour rendre vains tous les complots ; et tout m'engage à vous accuser d'y tremper.

« Tout le peuple , après l'exécution des
 » criminels de leze-nation , remonte à
 » l'hôtel - de - ville. L'un d'eux tient des
 » papiers et lettres saisies dans la po-
 » che du marquis de Launay. Il s'écrie ,
 » *le traître! le scélérat! le fourbe!*

S C E N E X V.

L'ELECTEUR , LE SIEUR DE FLESELLLES , PEUPLES , SOLDATS , tant Militaires que Bourgeois.

L' E L E C T E U R.

Q U' A V E Z - V O U S , mes amis ?

U N C I T O Y E N.

Ah ! Monsieur , quelle abomination !

F 2

Jetiez, jetez les yeux sur cestissus d'horreurs ;
et frémissez avec nous, du sort affreux qui
nous étoit réservé. (*Au prévôt des marchands.*) Infâme coquin, tu fixes tes regards
criminels sur la terre, où tu vas bientôt
rentrer.

« Un silence morne désigne la situation
» du sieur de Flesselles, pendant lequel
» l'électeur fait à haute voix la lecture
» de la lettre du comte d'Artois, de celle
» du marquis de Launay, et de celle du
» prévôt des marchands, que l'on voit
» aux scènes VIII et IX de ce même
» acte ».

L'ÉLECTEUR, *au sieur de Flesselles.*

Eh bien ! mes pressentimens sont-ils
faux ? Dois-je me repentir de mes procédés
envers toi ? Contemple maintenant la jus-
tice divine, à laquelle doit succéder celle
des hommes. Traître ! tu tramois indigne-
ment la perte de tes frères. Vois le sang
des victimes infortunées du patriotisme,
rejaillir sur toi, et imprimer sur ton front
la flétrissure et le signe infamant qui te
voue au supplice.

LE SIEUR DE FLESSELLES.

Malheureux et coupable, j'ai mérité la

mort ; j'en conviens : plongez-moi un poignard dans le sein ; mais dérobez moi à l'infamie ; si ce n'est pour moi, que ce soit au moins pour ma famille.

TOUT LE PEUPLE.

Non , non , non ; autrèverbere !

L'ELECTEUR.

Plaise au ciel que le dernier des trahis y périsse ! Malheureux , j'avois lu dans ton ame , et t'avois frayé une voie au repentir. Il étoit tems encore; une prompte rétractation te dégageoit de l'opprobre: tu ne l'as pas voulu. Eh bien ! sois-en couvert , et que l'exemple terrible de ta mort , puisse intimider tous les instigateurs de cette cabale exécrable (1) !

(1) Pourquoi se sont-ils dérobés à la juste fureur du peuple ? Ils ont fui , les lâches : un moment a dispersé le comte d'Artois , la duchesse de Polignac , Broglie , le Noir , Vaudreuil , le prince d'Hénin , la princesse de Monaco , la comtesse de Lamberti , Montagnac , Serrent , Choiseul , Meuse et Narbonne. Où vont-ils cabaler de nouveau ? Quelle est la nation qui pourra se résoudre à leur donner azile ? Si j'étois monarque , je ferois à l'instant dresser des échafauds sur lesquels je ferois périr ceux de ces proscrits qui tourneroient leurs pas vers mes états.

LE SIEUR DE FLESELLLES.

Eh quoi! point de pitié . . .

UN CITOYEN.

Point de grâce. Au gibet, toi et tes semblables.

L'ELECTEUR.

Peuples, citoyens, je vous le remets.
 Conservons très-précieusement ces indices
 de la trahison, ces garans de la rage de nos
 ennemis. Prions le ciel de les remettre en
 nos mains, et que les traîtres périssent.

« Le peuple emmène le sieur de Flesselles,
 » qui, joignant les mains, se retourne en
 » criant, *grâce, grâce*. L'Electeur se dé-
 » tourne sans lui répondre, et le peuple
 » arrachant le prévôt des marchands de
 » cette salle, le traîne à la grève, en
 » criant: Non, non, non; point de
 » grâce».

SCENE XVI.

L'ÉLECTEUR, TROUPE DE CITOYENS, GARDES, UN GRENADIER AUX GARDES FRANÇOISES.

L'ÉLECTEUR.

AMIS, si d'un côté nous punissons le crime, de l'autre, sachons honorer la bravoure et récompenser le courage.

LES CITOYENS montrant *le grenadier*.

Voici notre libérateur.

L'ÉLECTEUR, *au grenadier*.

Avancez, brave homme ! (*Il l'embrasse.*) et recevez l'hommage public de la nation. Que les dépouilles de l'ennemi soient votre partage. Portez cette marque glorieuse que vous avez arraché au vil aristocrate qui s'en décorroit. Qu'elle prouve à toute la terre, qu'elle est presque toujours usurpée par la grandeur, lorsqu'elle ne devroit être que le prix du zèle et de la fidélité.

TOUT LE PEUPLE.

Bravo ! Bravo !

LE GRENADIER.

Vous m'humiliez, Monsieur. Eh quoi !

vous me récompensez d'avoir fait mon devoir ! Décorez donc aussi tous les braves gens qui m'entourent ; je leur dois le foible honneur de la victoire qu'ils m'ont aidé à remporter. Qu'aurions-nous fait sans eux ? Ils ont combattu comme des lions : la prudence a dirigé toutes leurs actions. Oui, Monsieur, le François est indomptable.

(Les clamours populaires annoncent que l'infâme prévôt des marchands a subi le même sort que ses dignes complices. A cette scène de mort succède celle du triomphe du brave grenadier aux Gardes-Françaises. Comme son couronnement fut fait au bruit général des acclamations, il ne nous laisse aucun dialogue à produire.)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente le château de Versailles.

LE ROI. LA REINE. LE COMTE D'ARTOIS. LE PRINCE DE CONTI. L'ARCHEVÈQUE DE PARIS. LE DUC DE NOAILLES. LE COMTE DE GUILCHE. LE DUC D'ORLÉANS. LA DUCHESSE DE POLIGNAC. LE SIEUR THIERRY, Valet-de-chambre du Roi.
(*Cet acte contient les événemens de la journée du vendredi 17 juillet, pendant le voyage et au retour du roi de Paris à Versailles.*)

SCENE PREMIERE.

LA REINE. LE COMTE D'ARTOIS. LA DUCHESSE DE POLIGNAC. LE PRINCE DE CONTI.

LE COMTE D'ARTOIS.

COMMENT ! reine, vous n'avez pu déterminer le roi à changer de résolution ?

LA REINE.

Rien n'a pu le détourner de ce fâcheux voyage. Combien je tremble qu'il ne nous soit funeste !

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Il n'en faut point douter. Fuyons ces lieux ; craignons de nous y voir assiégés. Notre mort est résolue ; essayons de nous soustraire à ces furieux. Qui sait même ce que nous devons craindre du retour du roi ? Quant à moi, j'en frissonne.

LE PRINCE DE CONTI.

Je ne suis pas plus tranquille que vous, et je frémis des dangers auxquels nous sommes exposés. Il est certain que nous avons tout à redouter du voyage du roi ; l'aspect de sa capitale va le faire trembler. Les forces réunies des Parisiens, leur révolte, la bastille détruite, un peuple qui impose des conditions à ses maîtres ; nous sommes les artisans de cet événement subit et imprévu. Le roi va nous en accuser, nous en punir. Évitons cet orage cruel ; retirons-nous auprès de l'empereur. En sûreté nous pourrons renouer notre entreprise, revenir à force ouverteachever ce que nous avions si heureusement commencé.

LE COMTE D'ARTOIS.

Ah ! cessez de vous en flatter. Nous avons manqué le grand coup ; il n'y a plus maintenant d'espoir.

LE PRINCE DE CONTI.

Vous le croyez ; mais moi je n'en ai pas la même idée. Je connois le peuple et sa frivolité ; tôt ou tard il s'endormira sur les lauriers que le patriotisme lui a fait cueillir. Vous avez eu maintes preuves de sa confiance ridicule et de son aveugle crédulité. Une paix apparente lui fera resserrer les armes que le danger où il s'est vu lui a fait prendre. Nous ferons passer en France, par nos agens secrets, la méfiance et la terreur (1). Ils y introduiront le trouble et la division ; les citoyens s'égorgeront eux-mêmes, en leur inspirant de loin le carnage et l'hor-

(1) Le pere de ce prince sanguinaire, lui disoit dans les troubles de 1778 : *Je vous savois mauvais fils, mauvais mari ; mais je ne vous croyois pas mauvais citoyen.* Qu'en penseroit alors ce respectable appui des vertus ? quelle seroit sa douleur et sa honte, en se voyant obligé de maudire l'abominable rejeton d'une famille illustre !

reur de la vengeance ; nous en révolterons la partie sensible et délicate : alors , plus ou bien peu de difficultés , sur-tout en continuant à nous défaire par des moyens secrets et inévitables , de nos contradicteurs et de nos ennemis .

L A R E I N E .

Ah ! prince , vous êtes dominé par une illusion que l'événement présent ne tardera pas à détruire. Présente à la supplication qu'ont faite au roi les ducs d'Orléans , de Liancourt et de Noailles ; toute ma fermeté m'a abandonnée . « Mes sujets » sont mes enfans , a dit le roi , en les » relevant : je suis indignement trompé , » et je vois avec douleur , que c'est par » ceux que je chérissois le plus. Oui , » ducs , je vole à mon peuple ; ma pré- » sence ramènera le calme , s'il m'aime » encore ; et malheur à tous les monstres » qui ont abusé de ma bonne foi , et sur- » pris ma religion » ! Après ces mots , il m'a lancé un regard foudroyant , et s'est retiré. Au moment de son départ , je me suis précipitée à ses genoux , pour l'empêcher d'aller à Paris. « Ils n'ont aucun respect » pour votre personne sacrée ; plus , me

suis - je écriée ; « tremblez d'exposer des
» jours qui nous sont aussi précieux.
» Laissez calmer la premiere ivresse d'un
» peuple audacieux ». « Il n'est point cri-
» minel, » m'a - t - il répondu avec un
sourire amer. « C'est la rage effrénée des
» monstres que j'ai comblé de bienfaits ,
» qui lui a mis les armes à la main ,
» qui les porte toujours pour ma gloire
» et mon service. Qu'il soit à jamais ma
» garde et le plus bel ornement de ma
» couronne. L'amour du peuple est le tré-
» sor des rois. Ainsi , Madame , épargnez-
» moi d'insidiennes sollicitations. J'en en-
» trevois le but , et je vais parer le coup ,
» que d'indignes parens , de vils minis-
» tres et de lâches flatteurs vouloient
» porter à mon autorité. Ma bonté m'a
» rendu foible ; ma justice fera frémir.
» Oui , je verrai couler sans émotion le
» sang des perfides , dont l'ambition force-
» née méritoit la ruine de mon peuple.
» Dès ce moment , je les abandonne sans
» distinction à la vengeance nationale. Que
» les coupables tremblent ! Ni le sang , ni
» le rang , ne les sauveront pas de la ri-
» gueur des loix ». Et il est parti sur le-

champ, sans gardes, sans escorte; il ne veut, dit-il, pour appui, que la confiance et l'amour qu'un père a pour ses enfans.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Pouvons-nous douter maintenant de notre proscription? Abandonnés du roi, pourrons-nous éviter le ressentiment du peuple? Croyez-moi, princes; fuyons.

L A R E I N E.

Et vous pourriez m'abandonner?

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Nous ne pouvons vous être utiles. D'ailleurs, vous êtes en sûreté: l'étroit lien qui vous unit au roi, est un garant certain de l'indulgence du peuple; et les bontés de Louis doivent bannir toutes vos craintes: mais nous devons, nous autres, chercher notre sûreté sous un ciel étranger. Croyez-moi, princes; plus de délai; fuyons. Le moindre délai peut nous perdre. Mais taisons-nous: voici l'archevêque. A l'approche du péril, il a abandonné notre parti.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. L'ARCHEVÈQUE
DE PARIS.

L'ARCHEVÈQUE DE PARIS, *au Comte
d'Artois.*

MONSIEUR, le monarque est à
Paris. Il sera vivement affecté de l'audace
des Parisiens.

LE COMTE D'ARTOIS, *ironiquement.*

Que sûrement vous blâmez ?

L'ARCHEVÈQUE.

Hautement.

LE PRINCE DE CONTI, *ironiquement.*

En notre présence ?

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Et qu'il approuve au sein de la capitale.
Allez, allez, Monsieur l'archevêque, nous
ne sommes point vos dupes.

L'ARCHEVÈQUE, *avec ce ton d'hypo-*
crisie qui lui est si naturel.

Pouvez-vous m'accuser ? Ne vous ai-je
pas donné une preuve signalée de mon at-
tachement à vos intérêts ? Dieu sans doute

à désapprouvé ma ferveur, puisque j'en ai presque été la victime. A l'exemple de St. Etienne, j'ai pensé périr martyr de la religion. La voix du ciel parle en mon cœur, et je dois me soumettre à ses ordres sacrés.

LE COMTE D'ARTOIS.

Que vous eussiez interprété différemment, si la situation présente eût changé de face. C'est sans doute ce même ciel qui vient si à propos à notre secours, qui a préparé le retour de Monsieur Necker, contre lequel vous avez déclamé avec tant d'énergie?

L'ARCHEVÈQUE.

La religion m'inspiroit alors, à présent c'est la tolérance et la charité.

LE COMTE D'ARTOIS.

Avec quel art vous joignez le mensonge à l'hypocrisie! Vous religieux! vous tolérant et charitable! Croyez-vous réussir à nous le persuader avec autant de facilité que vous paroissez vous le persuader vous-même? Vous avez encensé la fortune lorsqu'elle vous a présenté un visage riant; vous changez avec elle. Digne imitateur des Brienne, des Beaumont, personne n'a mieux que vous, su tirer parti de la circonstance.

Le

Le profit que vous en retirerez, pourroit être cependant mélangé d'amertume.

L'ARCHEVÈQUE.

Je saurai me résigner à la providence.

LE PRINCE DE CONTI.

Dont vous vous jouez intérieurement, ainsique nous. Allons, M. de Juigné, un peu plus de conscience et de vérité. Vous n'êtes point ici avec des superstitieux, dépouillez le manteau, et ne vous revêtez de l'enveloppe mystérieuse qu'avec les sots qui vous admirent, et les fourbes mitrés qui vous ressemblent?

L'ARCHEVÈQUE.

Votre altesse a du chagrin.

LE COMTE D'ARTOIS.

Et vous bien de la politique. Allez, laissez-nous, retournez à Paris. Tâchez de séduire les Parisiens par vos grimaces affec-tées, et vos générosités que vous savez bien placer. C'est un argent que vous leur prêtez ; ils ignorent, les bonnes ames ! à quel taux vous fixez l'intérêt, que vous prétendez en retirer.

L'ARCHÈVEQUE, *du ton le plus dévot.*

Que le ciel vous soit en aide !

LE COMTE D'ARTOIS, *avec fureur.*

Et vous, allez à tous les diables.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Ainsi soit-il.

(l'Archevêque sort.)

S C E N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE GUICHE.

LE COMTE DE GUICHE.

Qu'a donc ce calotin que je viens de voir sortir?

LA REINE.

Il vient d'entendre des vérités qui l'ont un peu mortifié.

LE COMTE D'ARTOIS.

Ce sont les seules armes qu'on puisse employer avec des gens de cette trempe; sans quoi nous l'eussions fait repentir d'avoir embrassé le parti du peuple.

LE COMTE DE GUICHE.

Lui, un parti, Monseigneur? il n'en connaît point d'autre que celui de l'ambition et de l'intérêt; il a toute la mollesse et la duplicité des gens de sa robe; et sa charité dont il fait étalage, n'a jamais

paru que dans ses instructions pastorales et ses mandemens amphibologiques (1).

L A R E I N E.

C'est un tartuffe.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Un hypocrite.

LE COMTE DE GUICHE.

Un faux dévot.

LE PRINCE DE CONTI.

Qui nous vengera peut-être un jour de l'échec que nous recevons en celui-ci, par le mal qu'il pourra produire.

L A R E I N E.

Ah ! combien je le désire !

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Cela pourroit peut-être me consoler un peu.

LE PRINCE DE CONTI.

Attendrons-nous le retour du roi ?

(1) M. le comte de Guiche se trompe, et le résultat de l'assemblée nationale, du 4 de ce mois, lui donne un démenti formel. Chacun de ses membres y a coopéré à la régénération de la félicité publique ; et M. l'archevêque de Paris, non moins sensible et généreux, a fait aussi son offrande ; et la nation ne peut que s'applaudir de l'étonnant sacrifice de M. de Juigné.... Qu'a-t-il donc tant offert ? ... Un pompeux *Te Deum*.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

Gardons-nous-en bien ; profitons au contraire du tems qui nous reste , pour nous soustraire à sa dépendance. Je vais vous en donner l'exemple.

LA REINE.

Par pitié, ne me laissez pas en proie aux idées fâcheuses qui me glacent et m'affligen.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS , LE Sr. THIERRY ,
valet de chambre du Roi.

LE Sr. THIERRY.

Sa majesté est sur le point d'arriver ; quelques personnes témoins de sa réception , ont précédé son retour ; jamais monarque n'a, dit-on , paru si satisfait.

(*A cette nouvelle , les uns et les autres annoncent par un changement de visage , tous les symptômes de gens au désespoir ; ils se retirent , abattus , consternés par différentes issues. La reine reste seule.*)

SCENE VI.

LA REINE, *seule.*

FACHEUSE situation ! Que résoudre ? que faire ? à quoi me déterminer ? quels mouvements agitent mon sein , le tourmentent et le déchirent ? Tour-à-tour , en proie à la rage et au désespoir , quelquefois au repentir , je ne puis un instant fixer mes résolutions ; comment soutiendrai-je les regards irrités de mon époux , de mon roi , braver les sarcasmes de mes ennemis ? Eh quoi ! cesserai-je d'être cette reine puissante et impérieuse ? ce jour verroit-il l'extinction de mon autorité ? Je n'en dois pas douter ; mon regne est détruit , et je ne dois plus me regarder que comme l'ombre chimérique de la grandeur et de la majesté. O d'Artois ! ô Jules ! en fuyant , vous vous dérobez aux horreurs qui vont m'assaillir à l'opprobre , à la honte. Vous ne serez tourmentés que par le regret de n'avoir pu réussir ; les sollicitations de l'étranger (1) , vous dédommageront en partie de cette perte , et cal-

(1) Les nouvelles du jour nous ont appris toute la fausseté de ces conjectures. Errans et vagabonds , voilà le sort mérité des fugitifs aristocrates.

meront vos chagrins ; tandis qu'hélas ! infortunée , je vais traîner dans cette cour des jours flétris , sans attirer sur moi d'autres regards que ceux de la haine et du mépris.

(*On entend dans les cours du château , les cris réitérés de vive le roi , vive la nation .*)

SCENE VII.

LE ROI , LA REINE , LE DUC DE NOAILLES , L'ARCHEVÈQUE de Paris , TROUPE DE COURTISANS , Garde d'honneur , des Bourgeois de Versailles .

LE ROI , à *M. le Duc de Noailles* .

Ah ! mon cher duc , quelle satisfaction ! elle est pure comme le fond de mon cœur .

LE DUC DE NOAILLES .

Vous l'avez vu , sire ; doutez-vous encore de l'amour du peuple pour votre majesté , et de l'effet du conseil salutaire que nous avons osé prendre la liberté de lui donner ? La tendresse des François s'est manifestée dans cette entrevue nécessaire : vous étiez sur le bord de l'abîme ; et des traîtres vendus lâchement au crime et à l'ambition , n'attendoient que le moment de vous y précipiter .

L E R O I.

Ah ! les monstres ! Ne m'en parlez pas ,
 mon cher duc ; en quelque lieu qu'ils soient ,
 ils ressentiront les effets de ma juste indi-
 gnation. A combien de dangers la personne
 des rois n'est-elle pas exposée ? et par quelle
 fatalité devois-je me méfier de tout ce qui
 m'entoure , séduit indignement par les
 objets qui m'étoient les plus chers ? Mon
 cœur est détrompé , mais qu'il lui en coûte !
 O vous ! témoins de ma douleur , aidez-
 moi de vos lumières ; le tems est précieux ;
 portons les remèdes les plus prompts à la
 calamité , et rendez - moi digne des ac-
 clamations d'un peuple que je chéris , dont
 le bonheur va désormais m'occuper , en
 dépit des envieux et de la cabale qui pré-
 tendoient s'y opposer.

L A R E I N E.

Sire , votre majesté ne me soupçonnera
 sûrement pas

L E R O I.

Cela suffit , Madame ; mes yeux n'ont en-
 core pu percer l'obscurité qui m'envi-
 ronne : il me reste des mystères iniques
 à dévoiler ; mais je le répète encore : Mal-
 heur à tous ceux qui auront trempé dans
 ces détestables complots !

LA REINE , avec embarras.

Puissai-je vous convaincre de mon innocence !

LE ROI.

Je le desiré , Madame. Ce seroit avec la plus vive mortification , que je recevrois des preuves du contraire ; alors , rien ne pourroit vous soustraire à mon indignation. J'ai prononcé le serment sacré d'abandonner à la rigueur des loix nationales tous les ingratis qui ont trahi ma confiance et mes bontés ; je m'y soumettrois moi-même , si j'avois pu un seul instant être coupable envers elles.

LA REINE.

Croyez que je partage votre ressentiment.

LE ROI , avec fermeté.

C'est bon , Madame , c'est bon ; retirez-vous.

LA REINE , à part , et se retirant.
Ah Dieu ! de quel sort suis-je menacée ?

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE *exceptée*.

L'ARCHEVÈQUE.

SIRE, combien votre majesté doit s'applaudir de pareils sentimens! Puisse le Très-Haut répandre sur vous ses graces, et vous combler de ses dons les plus précieux!

LE ROI.

Mon cousin, je veux bien croire à toute la pureté de votre zèle, mais désormais supprimez-le. Il a pensé me devenir funeste, ainsi qu'à toute la France. Foiblement, je me suis livré à votre enthousiasme; j'ai écouté vos conseils fanatiques, et j'ai éloigné d'autrèes de moi le seul homme dégagé de superstitions, le vrai sage, le sage éclairé; et c'est par vos avis interprètes des volontés divines. A quels dangers vous exposez votre roi!

L'ARCHEVÈQUE.

La religion parloit.

LE ROI.

Et vous m'avez déguisé son langage? Oui, j'ai pris le change; mais, si j'ai tort

de vous avoir écouté , qui de nous deux en doit être garant ? Je réparerai le mal , au tant qu'il sera en ma puissance ; mais ne m'y exposez plus , Monsieur l'archevêque. Conduisez votre troupeau ; et , sous peine d'être compris au nombre des imposteurs qui m'ont trompé , ne vous mêlez plus ni des affaires de l'état , ni de la conduite des rois.

L'ARCHEVÈQUE *fait une profonde révérence , et se retire.*

S C E N E I X.

LE ROI. LE DUC DE NOAILLES. LE DUC D'ORLÉANS. GARDE D'HONNEUR. TROUPE DE COURTISANS.

LE DUC D'ORLÉANS , *entrant précipitamment , et courant se précipiter aux pieds du roi.*

A H ! Sire , recevez mon hommage sincere.

LE ROI , *le relevant.*

Que faites-vous , d'Orléans ? Vous , à mes pieds ; c'est dans mes bras que vous devez être ! Oui , mon ami , je vous ai l'obligation

de la journée la plus glorieuse de mon regne ? Mais , le croiriez-vous ? A mon arrivée à Paris , j'ai versé des larmes amères , en voyant mes braves Parisiens. Le respect se peignoit dans leurs actions , et la tristesse sur leurs visages. Me craignoient-ils ? Ma démarche ne devoit-elle pas leur inspirer de la confiance ? Je n'ai pu me défendre d'un moment de frémissement.

LE DUC D'ORLÉANS.

Ah ! Sire , combien il étoit injuste ! L'affliction des François étoit légitime , mais leur ame étoit toujours la même. Vous l'avez reconnu à votre retour. Ce n'étoit plus un monarque redoutable qu'ils reconduisoient , c'étoit un pere au milieu de ses enfans.

LE ROI.

Et je le serai toujours. Titre précieux , tu m'es enfin rendu , et je n'épargnerai rien pour te conserver. Couronnons l'œuvre , illustres appuis du trône et de ma félicité ; ne retardons pas plus long-tems la joie du François , veillons à sa sureté , rappellons en ce lieu l'homme juste que j'en ai éloigné , et que cette journée mémorable soit la base du bonheur public !

LE DUC DE NOAILLES.

O roi ! digne à jamais de l'amour du peuple, que d'éloges nous vous devons !

LE ROI.

Aucuns, mes amis, aucuns. Je ne puis contenir mon saisissement ; je verse des larmes de joie, et la douceur de celles-ci efface l'amertume des autres.

LE DUC D'ORLÉANS.

Puissiez-vous n'en jamais répandre que de semblables !

LE ROI.

Que les états se rassemblent autour de moi. C'est d'eux, c'est de vous, que je veux prendre des conseils. Je ne pourrai jamais errer. Comment ne pas les suivre, quand c'est la vertu qui les donne ?

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

Le théâtre représente l'hôtel de ville de Paris.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE. M.

BAILLI, Maire de Paris. UN ÉLECTEUR. GARDE BOURGEOISE ET CITOYENS.

LE SIEUR FOULON, *Ministre de trente-six heures.* LE SIEUR BERTHIÉR DE SAUVIGNY, Intendant de Paris.

(Cet acte contient la dernière exécution faite à la grève par les Parisiens. Si elle n'est pas la destruction totale des aristocrates, au moins est-elle celle de l'aristocratie. Prions le ciel que l'assemblée nationale poursuive avec rigueur ceux de ces vils scélérats qui tomberont en sa puissance.)

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, M.
BAILLI, UN ELECTEUR, GARDE BOUR-
GEOISE ET CITOYENS.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

BRAVES citoyens, enfans de la liberté, le bonheur dont vous allez jouir est votre ouvrage ; mais n'en souillez pas la durée par de nouveaux actes d'une rigueur barbare. Notre intention n'est pas de dérober vos tyrans au glaive de la justice nationale ; mais vous vous avilissez en faisant ici l'office des bourreaux. Cessez donc de tremper vos mains dans le sang des criminels : une telle conduite tient trop de la férocité, et peut vous devenir préjudiciable. L'aurore de la félicité vient de luire pour vous ; ne poussez pas l'inhumanité jusqu'à travailler à ne plus jouir de son lever. Périssent les auteurs de votre misère, les cruels ravisseurs de vos biens et de votre liberté ! mais que ce soit sur l'échafaud dressé par la loi, qui ne peut être

injuste à votre égard ; c'est le plus bel usage que vous puissiez faire de votre liberté.

M. B A I L L I.

Considérez aussi que votre promptitude est dangereuse et nuit à vos intérêts : les traîtres meurent avec leurs secrets. Vous sapez sans réflexion les branches, et le tronc de l'aristocratie n'est pas en votre puissance ; et comment pouvez-vous espérer de l'y voir, si vous massacrez sans examen leurs infâmes agens ? Ignorez-vous que la foudre est encore suspendue sur vos têtes, et que c'est le moyen de l'attirer plutôt que de l'éviter ? Point de prudence, point de succès. Décidez. C'est à la loi qu'il faut livrer les coupables ; c'est elle seule qui doit prononcer sur leurs forfaits, les effrayer par l'appareil d'un supplice ignominieux, arracher d'eux la triste vérité, la communiquer à tous. Sans ce moyen, vous n'extirperez point le mal, et les têtes que vous proscrivez ne vous sauveront pas des dangers qui circulent secrètement au milieu de vous.

L' E L E C T E U R.

Ce discours est plausible. Je frémis comme

vous de ces scènes sanglantes. Mais pour relever votre discours, si le danger circule secrètement au milieu de nous, n'est-ce pas par la terreur et l'effroi que vous disperserez les assassins dont nous sommes environnés? Les supplices ordonnés par la loi n'intimident que foiblement les méchants; ils espèrent toujours se soustraire à la faveur des procédures lentes, et des ressources d'une défense combinée; le prompt châtiment épouvante les coupables et détruit leur espoir. C'est une dure nécessité, j'en conviens; mais aux grands maux les grands remèdes.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Si les premières exécutions, faites malheureusement sous nos yeux, parurent nécessaires, les autres seroient barbares, atroces et sanguinaires. Sont-ce des hommes qui peuvent se résoudre à les commettre? et le spectacle hideux de têtes sanglantes, portées en triomphe dans tous les quartiers, des cadavres déchirés, traînés dans de sales ruisseaux, contiendront-ils les ennemis de l'état? Que serez-vous en droit d'espérer de la justice des loix, quand vous aurez primitivement méprisé son secours?

UN CITOYEN.

UN CITOYEN.

Nous l'implorons au contraire ; mais ces premiers temps-ci demandent du sang ; il en faut à notre sûreté. Point de graces.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Eh quoi ! toujours de l'inflexibilité dans vos résolutions ? Qui vous le refuse ce sang ? Il appartient à la nation ; mais montrez-vous-en moins avides. On vous l'a dit ; les monstres meurent avec leurs secrets ; et ce secret n'est-il pas important à votre bonheur ? L'éclaircissement de ces lâches et cruels complots , peut seul infailliblement l'assurer.

M. B A I L L I.

Ce Foulon , cet indigne ministre que vous attendez.

TOUS LES CITOYENS.

Qu'il meure ! qu'il meure !

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Son affreuse conduite a besoin d'être examinée.

UN CITOYEN.

Qu'en pourrons-nous apprendre ? Ses crimes ne sont-ils pas notoires ? Quelle injustice pourroit-il y avoir à pendre ce malheureux sans délai ?

M B A I L L I.

La justice et l'humanité vous le défendent:

U N C I T O Y E N.

La justice et l'humanité ! Le monstre ! après que lui et son indigne gendre, nous ont fait périr de misere et de famine. La justice naturelle doit jouir de tous ses droits, quand nous reconnoissons au nombre de nos ennemis les membres de la justice civile. Si nous remettons aux mains de nos ennemis judiciaires ces fléaux de la liberté, ils sont sauvés.

TOUS LES CITOYENS.

Qu'ils périssent ! qu'ils périssent !

U N C I T O Y E N.

Eux, et tous leurs semblables. Interrogez la voix du peuple ; comptez les victimes innombrables de leurs cupidités. Que de fils infortunés pleurent la mort de leurs familles, dans les dépôts élevés par leur tyrannie ! Combien de familles ruinées ! Si la misere est dans nos murs, ces coquins infâmes en sont les auteurs ; et ils ne périront pas ? nous les verrions encore insulter à notre situation ? Ah ! puissions-nous plutôt inventer des supplices ignorés, que de prolonger une aussi exécitable existence !

TOUS LES CITOYENS.

Meurent tous les traîtres !*

(*On entend dans la place, le bruit de l'arrivée de Foulon ; on le conduit à la ville.*)

SCENE II.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, M.
BAILLI, UN ELECTEUR, FOULON,
CITOYENS, ET GARDE BOURGEOISE.

UN CITOYEN.

Le scélérat ! voyez cette massive corpulence. Gueux engraissé par le sang du peuple, de quo te serviront tes rapines et tes concussions ? A te conduire au gibet, digne partage de tes pareils. Vas y périr, infâme ! fraye-en le chemin à tes abominables partisans qui ne peuvent manquer d'y périr.

FOULON.

De grace, accordez-moi la vie ; je ne suis pas aussi coupable que vous me le supposez. Si mes biens vous font autant d'envie, prenez-les ; mais laissez-moi le jour.

L'ELECTEUR.

Effet de la peur : tes biens seront en notre puissance ; nous n'en voulons que le fruit de tes honteux larcins. Mais crois-tu que ce lâche sacrifice puisse expier tes odieux forfaits ?

FOULON.

J'abandonne vingt-quatre millions au peuple.

UN CITOYEN.

Je réponds à son nom. Ne crois pas les séduire par ton offre, ni seulement ébranler son amour pour la liberté. Il ne respire que la vengeance, et tu ne tarderas pas à en éprouver les effets.

FOULON, à genoux.

Que la pitié vous touche !

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Vous n'en méritez aucune ; mais j'intercede encore pour vous, non pour sauver vos jours qui doivent être voués à une mort infâme, mais pour en faire sceller l'exécution par la justice. Citoyens, croyez-en un homme qui vous aime, et qui n'a accepté le commandement dont vous l'avez honoré, que pour vous conduire. Souscrivez à ce que ce monstre soit enfermé, jusqu'à ce que la

loi prononce ; ou recevez, dès cet instant,
ma démission.

TOUS LES CITOYENS.

Non, non, non.

UN CITOYEN.

Nous gémissions de notre refus, s'il nous
prié de l'avantage glorieux d'être comman-
dés par vous ; mais consultez la multitude,
et qu'elle prononce.

TOUS LES CITOYENS.

Non, non, non.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Immolez-le ; mais ne forcez pas mes yeux
d'être les témoins de cet horrible spectacle.

FOULON, *bassement.*

Ne m'abandonnez pas !

M. BAILLY.

Peuple, soyez juste, mais non pas inhu-
main et barbare.

TOUS LES CITOYENS.

Nous ne sommes que justes.

(*Ils emmènent Foulon que le peuple demande
à grands cris, et le suspendent au réver-
bere fatal.*)

SCENE III.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE. M.
BAILLY. UN ÉLECTEUR, etc.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

A h ! siecle malheureux ! Combien sommes-nous plus malheureux encore de voir les horreurs que tu consacres à la postérité ?

M. B A I L L Y.

Toute la prudence humaine viendra-t-elle à bout d'en arrêter le cours ?

L' E L E C T E U R.

Non. Tant qu'il restera une goutte du sang infâme qui existe parmi nous, que le dernier des aristocrates périsse ! et nous verrons renaître le bonheur.

« Le murmure annonce la mort de Foulon, et le peuple se dispose à aller au-devant du Sieur Berthier de Sauvigni, avec la tête de son beau-pere. Le marquis de la Fayette se met à la fenêtre de la salle, attiré par le bruit. »

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Je m'en doutais ; leur vengeance n'est pas terminée.

M.. BAILLY.

Laissons-les se livrer à toute leur fougue ,
et attendons du tems le calme entier de ce
peuple outragé.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Il tourne des armes contre lui-même.

L'ÉLECTEUR.

C'est du mal même que vous lui reprochez , que naîtra la source du bien qu'il est en droit de réclamer. Aux nouvelles que recevront nos barbares aristocrates de la prompte exécution de leurs complices , ils fuiront dans les plus affreux déserts ; ils n'oseroient plus rien entreprendre , et nous n'en craindrons plus rien.

M. B A I L L Y.

Plaise au ciel ! Mais je n'approuverai jamais une telle précipitation : elle est affreuse , contraire à toutes les loix ; elle outrage l'humanité , la dégrade , en renverse tous les principes , et en ruine tous les fondemens.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Détruisons les artisans de l'infortune ; mais ne les massacrons pas. Qu'est devenue la sensibilité Françoise ? La rage particulière a occasionné la férocité générale. Quel ef-

frayant tableau ! L'univers y croira-t-il ?

M. BAILLI.

Je frémis d'avance, des malheureux excès
qui termineront cette triste journée.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Nous n'avons que la raison à opposer à
leurs transports, et elle est sans puissance;
on a trop vivement excité le désespoir des
habitans; ils n'écoutent plus que sa voix.
C'est en vain que nous cherchons à l'en dis-
traire; prenons à l'avenir les plus sages
précautions pour parer ces événemens mal-
heureux.

LE PEUPLE, *dans la place de grève.*

Place, place à M. l'intendant.

UN CITOYEN.

A l'économie du dépôt.

UN AUTRE.

Au pourvoyeur de nos marchés.

UN AUTRE.

'Au digne gendre de celui qui vouloit
nous faire brouter l'herbe.

TOUS ENSEMBLE.

A la lanterne!

SCENE IV.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, *descendant précipitamment les degrés de la Ville, est suivi de plusieurs CITOYENS, et de M. BAILLI.*

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, *au peuple.*

L A I S S E Z - L E monter.

T O U T L E P E U P L E.

Pour un quart-d'heure seulement.....
ou sur le champ....

M. B A I L L I.

Calmez-vous, mes enfans.

U N C I T O Y E N.

Mon pere est mort de faim, au dépôt,
faute d'avoir eu trente-six francs pour le
racheter.

U N A U T R E.

Il a trompé le roi.

U N A U T R E.

Il vouloit nous faire égorer.

U N A U T R E.

Rendons - le à son beau-pere.

TOUS ENSEMBLE.

A la lanterne ! à la lanterne !

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Laissez-le monter.

(On fait monter l'intendant de Paris à la Ville. On fait observer que cet infâme instrument des malheurs publics, a conservé la sécurité jusqu'au dernier moment.)

S C E N E V.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, M.
BAILLI, UN ÉLECTEUR, GARDE
BOURGEOISE, LE SIEUR BERTHIER.

M. B A I L L I.

V O I L A, monsieur, ce que l'on gagne
à mépriser le peuple, à l'accabler, à en
faire sa victime.

B E R T H I E R.

De quoi se plaint-il ? Je n'ai fait que
recueillir mes droits.

U N C I T O Y E N.

Tes droits ? monstre dénaturé ! Qui les
a établis, dis, réponds, exécutable agio-

teur de notre bonheur ! Regardes-tu comme des droits avoués tes criminelles vexations ? Le peuple pérît de faim et de misere ; tu nous enleves nos grains, tu les trafiques, ou avec l'étranger, ou avec des vautours de ton espece. Une situation révoltante nous excite au désespoir; nous nous réunissons pour chasser nos tyrans ; tu le sais, et tu assures le roi que le peuple est calme ! Brigand affreux ! sont-ce là des droits ? Les tiens-tu d'un roi despote ou d'un monarque sensible, à qui nous confions les nôtres ? Ah ! tu as recueilli tes droits ; eh bien ! nous jouirons de ceux que la liberté nous donne : tu périras.

B E R T H I E R.

Mais, au moins, daignez m'entendre !

L E C I T O Y E N.

Que peux-tu dire, vil accapareur. La bassesse et la dissimulation sont sur tes levres.

B E R T H I E R.

Je jure de tout réparer.

L E M A R Q U I S D E L A F A Y E T T E.

La chose n'est pas en votre puissance, vous avez été le perfide agent d'une trame odieuse et exécutable. Le peuple a pensé pé-

rir sous le fer des bourreaux de l'aristocratie ; votre perte est jurée.

B E R T H I E R.

Ma mort mettra-t-elle le peuple à l'abri de la fureur de la cabale, aux ordres de laquelle j'ai agi ?

U N É L E C T E U R.

Nous n'ignorons pas ce qu'il nous reste à apprêhender, que tes semblables sont peut-être à nos côtés : car nous méprisons trop ceux qui sont en fuite pour les redouter ; mais nos précautions nous feront éviter le danger.

B E R T H I E R.

Hélas ! pardonnez-moi.

U N C I T O Y E N.

Te pardonner ? cœur cruel et sanguinaire ! As-tu daigné, dans tes cachots de S. Denis, essuyer les larmes du pauvre, qui te demandoit à genoux du pain ? Que t'avoit fait cette troupe d'indigens que tu faisois enlever pour les sacrifier à ta voracité ? Et nous serions susceptibles de pitié, nous ? N'ose pas l'espérer ; chaque instant où ta mort est retardée, est un outrage fait à la nature opprimée.

BERTHIER.

Grace ! grace !

TOUT LE PEUPLE.

Non , point de grace.

UNE VOIX DE LA PLACE.

Le quart-d'heure est passé.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE , faisant signe
de la main.

Un peu de patience.

UN CITOYEN.

Ne cherchez pas à nous le soustraire.

UN AUTRE.

Nous irions plutôt l'arracher de vos mains.

M. BAILLY

Vous l'entendez , Monsieur ; l'exécration
est au comble.

TOUT LE PEUPLE.

Qu'on l'emmene.

(On entraîne l'intendant à la grève , où il
a reçu sans bourreau , sans docteurs ,
l'absolution de tous ses forfaits .)

SCENE VI ET DERNIERE.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE, M. BAILLY,
L'ÉLECTEUR, ET LES CITOYENS.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

MES chers amis, braves compatriotes, au nom de la justice divine qui a créé les loix pour votre défense et votre liberté, que cette journée malheureuse ne se retrace plus ! Le sang répandu doit suffire à votre vengeance. Que les coupables soient désormais punis au nom de la justice et de l'équité ! Votre sûreté est maintenant établie. Que la tranquillité renaisse dans vos foyers ! Ne donnez plus aux vôtres l'exemple de la barbarie : vous les rendriez cruels. Vos cœurs ont toujours été sensibles ; consultez-les ; ils vous adresseront quelques reproches. Mais déjà les larmes coulent de vos yeux ; j'en accepte l'augure. Jurez-moi donc que cette scène horrible est la dernière.

TOUT LE PEUPLE, *attendri*.

Nous le jurons ; mais restez parmi nous.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

Soit, j'y consens.

M. B A I L L I.

Dressons-en l'acte , et titrons-y ce jour
de l'exemple de *la justice et du triomphe*
de l'humanité.

(*Tout le peuple les reconduît avec la plus*
vive acclamation.)

Fin du cinquième et dernier Acte.

*Table des Personnages employés dans ce
Drame.*

LE ROI.

LA REINE.

LE COMTE D'ARTOIS.

LE PRINCE DE CONDÉ.

LE PRINCE DE CONTI.

LA DUCHESSE JULES DE POLIGNAC.

LE DUC DE BOURBON.

LE DUC DU CHASTELET.

LE PRINCE DE LAMBESC.

LE DUC DE NOAILLES.

LE DUC D'ORLÉANS.

LE COMTE DE GUICHE.

L'ARCHEVÈQUE DE PARIS.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE.

M. BAILLY, Maire de Paris.

LE Sr. DUVAL D'EPRÉMESNIL.

L'ABBÉ DE VERMOND.

UN ÉLECTEUR.

DEUX COURRIERS.

LE MARQUIS DE LAUNAY.

LE Sr. DU PUJET.

FOULON, *Ministre de trente-six heures.*

LE Sr. BERTHIER DE SAUVIGNY.

LE Sr. THIERRY.

UN GRENADIER AUX GARDES FRANÇAISES.

TROUPE DE GARDES ET DE CITOYENS.

